

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

NOUVEAU NUMÉRO publiée par le SROH
psychologie préventive
• Que révèle le manque de désir sexuel?
par le Pr Marcel Guittouni
• La musique populaire, une école de vie sans maître
par Solange Deforme, psychologue
• La sida
• L'identité québécoise en crise
• La dérive des sentiments

En vente dans
tous les bons kiosques
(514) 523-5677

Montréal, samedi 3 juin 1989

ALVARO MUTIS

Agitations sur un long fleuve tranquille

GUY FERLAND

DANS une embarcation, sur un long fleuve tranquille, en pleine forêt amazonienne, l'homme se tient debout et regarde passer le temps. Imperturbable, il voit la mort de près et apprend à vivre avec. La chaleur et la monotonie du paysage hypnotisent toutes ses sensations. La solitude rend caduques ses velléités de discorde. Il est face au néant de sa propre vie et doit se dépouiller de tous ses artifices, de tous ses rôles empruntés, de tous les leurreux dont il se berce. *Ecce homo*. Maqroll el Gaviero, le personnage central du roman *La Neige de l'Amiral*, d'Alvaro Mutis (Sylvie Messinger), est un gabier qui voit au loin et annonce les dangers. Il représente le poète dans la cité.

À l'exemple du personnage qui l'accompagne depuis ses débuts littéraires, Alvaro Mutis a une attitude inébranlable devant les aléas de l'existence. Avec un faible accent espagnol, il s'exprime clairement en français tout en soupesant chacun des mots qu'il prononce. Un sourire rayonnant et constant traduit une acceptation de la vie telle qu'elle se présente. Les yeux bienveillants, attentifs, et une poignée de main chaleureuse en disent plus que ce que les mots peuvent exprimer. L'ami de Gabriel Garcia Marquez depuis plus de 40 ans — ils habitent à trois minutes de marche l'un de l'autre à Mexico — a une présence douce qui apaise.

Né à Bogota en 1923, Alvaro Mutis a grandi en Belgique jusqu'à l'âge de 16 ans. Chaque année, il passait ses



Alvaro Mutis

PHOTO CHANTAL KEYSER

vacances en Colombie où il se fixe à 17 ans. Il commence à écrire des poèmes qu'il envoie au journal *El Tiempo*. Le personnage de Maqroll voit le jour presque immédiatement. « Maqroll, c'est un peu moi, évidemment. Mais le personnage s'est développé, il a pris ses aises et est devenu indépendant. Au départ, je m'en servais pour raconter des histoires,

pour prendre une distance supplémentaire entre ce que je ressentais et ce que je voulais dire, et maintenant c'est lui qui m'apprend des choses... »

Cette dynamique particulière s'est développée lentement et a atteint son apogée dans la trilogie romanesque dont on vient de publier le premier volume en français. C'est le

seul livre accessible au public francophone de ce poète immense qui a été salué comme un des plus grands par nul autre qu'Octavio Paz. Quant à Gabriel Garcia Marquez, il lui a déjà dédié son *Cent Ans de solitude* et son dernier roman. En lisant *La Neige de l'Amiral*, on comprend l'engouement du public espagnol pour une oeuvre aussi forte aux ac-

cents poétiques indéfinissables.

« Je suis un poète et mon oeuvre première demeure la poésie. Je me suis mis à écrire de la prose que pour expérimenter une autre forme d'écriture. » Cette expérimentation s'est avérée un succès total, tant la poésie de la prose se marie bien au courant du récit de *La Neige de l'Amiral*.

Dans ce roman publié en 1986, Maqroll remonte un fleuve sur un radeau à la recherche de scieries improbables. Plus le récit avance, plus l'embarcation approche du but, plus Maqroll se désintéresse de l'objectif de son entreprise. Il s'approche davantage de ses compagnons de voyage qui, chacun à sa façon, vivent dans un monde intérieur unique. La communication entre les personnages s'effectue difficilement, au-delà des mots, par des gestes en apparence anodins.

« Pour moi, les paroles ne veulent rien dire. Elles cachent la réalité. Il faut aller au-delà des mots ou les travailler adroitement pour exprimer des sentiments profonds. »

Ce travail sur le langage, Alvaro Mutis le pousse jusqu'à produire une écriture souple et ample qui baigne magnifiquement le récit et crée un sentiment d'errance et d'abandon hors des frontières du temps et de l'espace. Car le véritable sujet de *La Neige de l'Amiral*, c'est l'errance sans but du narrateur. « Maqroll el Gaviero se perd dans la forêt, parce qu'il fuit d'une certaine façon les autres hommes pour mieux se retrouver lui-même. Dans la forêt amazonienne, que je connais bien, on est hors du temps et de l'espace. La monotonie des paysages est telle qu'on perd tout lien avec la réalité.

C'est une espèce de drogue qui détruit toutes les références de la raison, toute la structure personnelle. On se retrouve complètement nu devant le néant de sa propre existence. C'est alors, pour Gaviero, l'occasion de se regarder tel qu'il est, sans mensonges. Il comprend que son unique raison de vivre, c'est l'errance. Les événements et les aventures qu'il a vécus ne sont que des divertissements qui font oublier la fin dernière dont on ne peut pas parler : la mort.

La Neige de l'Amiral est, à cet égard, un récit initiatique qui transporte le lecteur au coeur de l'être humain profond. On pense beaucoup au film de Herzog, *Aguirre, la colère de Dieu*, pour l'atmosphère de tension créée par la monotonie du paysage. Et l'on aperçoit la mort tapie dans la forêt qui attend son heure. « Car le destin de toute personne se termine par la mort. C'est notre seule certitude. »

Avec des propos semblables, on pourrait croire qu'Alvaro Mutis est un pessimiste. Et on aurait raison. « Je suis pessimiste, mais sans amertume. Je vis avec cette conscience de la mort comme une acceptation et une indulgence. »

Une indulgence qui se traduit dans la vie de tous les jours par une grande générosité envers les gens qu'il côtoie et une sérénité pas loin d'une certaine sagesse. Et après la lecture du premier volume de sa trilogie, qui se lit séparément sans problème, on peut se dire d'accord avec Gabriel Garcia Marquez qui disait : « J'espère que tous seront d'accord avec moi : Mutis est l'un des plus grands écrivains de notre époque. »

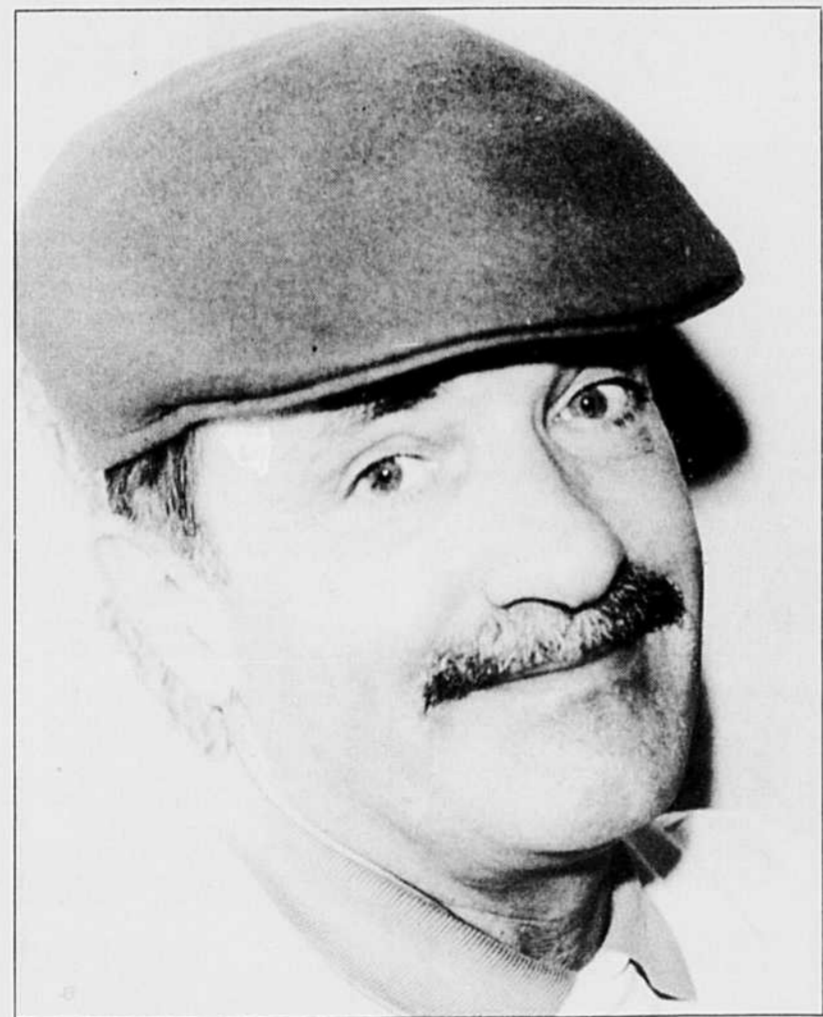
Yves Navarre a la solitude accrochée au coeur

FRANCE LAFUSTE

YVES NAVARRE est un homme de silence. Il n'y a rien dont il se méfie plus que les mots qui pillent et dénaturent. Quand il parle, c'est lentement, posément, quitte à revenir sur une phrase ou sur un mot pour se faire bien comprendre. Quand la pensée devient incommunicable, elle se perd dans des bribes de phrases, des commentaires en pointillé. Yves Navarre a la solitude accrochée au coeur comme le héros du *Jardin d'acclimation*, prix Goncourt en 1980, comme ces étres, hommes, femmes, jeunes et moins jeunes qui, dans son dernier roman *Hôtel Styx* confient à « Madame » le soin de les gratifier encore des douceurs de la vie dans un décor idyllique de bord de mer avant de les faire disparaître sous huitaine. Ultimes moments de jouissance, dernières tentatives d'échanges. Leur véritable histoire, ils l'emporteront avec eux parce qu'au fond elle n'intéresse personne.

Mais tout ce qu'ils diront viendra du fond de leurs tripes. Car Yves Navarre a une sainte horreur du faux-semblant et très peu d'estime pour les faiseurs d'esbroufe. Dans la vie comme dans l'art : « Tout ce qui nous touche de près est la seule matière d'art » avait dit l'écrivain Jacques Chardonne.

Cette phrase mentionnée en exergue du livre est aussi la sienne. Dès lors, l'*Hôtel Styx* existe puisqu'il l'écrit et ses pensionnaires sont des personnes qu'il a forcément rencontrées. « La personne permet au lecteur de s'identifier directement. Dans mon roman, je n'ai pas choisi les personnages. Ils sont arrivés d'eux-mêmes, ils sont venus peut-être de ma vie au moment où j'écrivais le roman. Il n'y a rien de plus quotidien que la foule qui passe par



Yves Navarre

PHOTO JACQUES GRENIER

l'hôtel Styx. Ce qui m'intéresse, ce sont des gens qui n'ont peut-être pas le courage de se suicider mais qui ont la volonté de partir. Et l'hôtel Styx, qui dit qu'il n'y en a pas vraiment ? J'ai lu à un moment donné, au moment où je terminais mon livre, que 18,000 personnes disparaissent

chaque année en France. Seulement 6,000 sont retrouvées; alors ! »

Autant dire qu'il est inconvenant de hasarder le mot fantastique pour donner le ton du roman. C'est oublier qu'il y a quatre ans, le romancier, victime d'un accident, s'était retrouvé dans un hôpital, « un genre

d'hôtel Styx sordide et sinistre ». « Pour moi, il existe, cet hôtel. Bien sûr, il est fabuleux, mais le quotidien aussi est fabuleux. Ce n'est pas dans les étres ou dans les lieux imaginaires que naît le roman. L'imagination, c'est le regard, l'observation, l'écoute, l'attention, le discours amoureux, au fond ce qu'il y a de plus simple. » Ses personnages souffrent de l'incompréhension de leur entourage, ce sont « des étres laissés en marge de leurs amours, de leurs rêves, de leur famille, de leur santé... Comme tous les étres humains », ajoute-t-il avec quelque chose de très doux et de terriblement douloureux dans le regard.

De ses difficultés à se faire publier (il a mis 19 ans avant que Flammarion ne publie *Lady Black* voilà 18 ans — « J'étais catalogué écrivain pédé » — dit-il avec rancœur) Yves Navarre a conçu une grande estime pour ceux qui triment. « Je n'aime qu'eux. Je n'ai qu'un ami, un frère. Il est couturier. Nous faisons le même métier de la même manière en faisant des efforts permanents depuis près de vingt ans. J'aime l'effort et le silence. Je ne peux travailler que lorsque mon lit est fait, lorsque mes crayons sont taillés, lorsque j'ai répondu à tout mon courrier en souffrance... » Et il se demande si sur le « déjà-tard » de sa vie, le roman qu'il définit comme un exploit amoureux, un acte vital qui le tient debout n'est pas une forme dévoyée (qui aurait changé de voie, tient-il à préciser) du journal intime. Les protagonistes de ses romans familiaux choisissent eux aussi de se raconter. Comme Louise hantée par un premier amour malheureux ou Julien qui, dans sa chambre de l'hôtel Styx, écrit des lettres d'amour désespéré à une mère disparue. « Tout le monde rêve d'écrire, admet Yves Navarre, mais je crois qu'au fond, tout le monde écrit en lisant. Je crois aussi que le propre

Voir page D - 6 : Yves Navarre

Cunnilingus

Avant d'être publié par Pajé, une première version de *Cunnilingus* avait déjà été publiée dans quelques magazines, dont *Stop*. Michel Dumas prépare un autre roman qui aura pour titre *L'histoire est un os de chien*.



lui, en lui il se purifie de son passé, se prépare pour un mot neuf... Voilà... Une perle... « Imposer le silence à la rhétorique existante... Méthode plus ou moins longue et pénible... Mais implacable... Tôt ou tard le flot remonte à la surface et tous les mots qui en sortent vous appartiennent... Moment délicieux... Grisant... Le bonheur... »

MICHEL DUMAS

PREMIÈRE tempête de neige de la saison sur Montréal... J'ai passé la soirée d'hier *Chez Swann*... Un bar à la mode... On y croise beaucoup de chanteurs, comédiens... Avec une fille qui ne me plaît pas vraiment... Mais, bon, il y a des affinités quelque part... Et il ne faut jamais sous-estimer les affinités quelque part... Comme toujours avec les femmes, vient un moment, si vous leur plaisez, où elles veulent savoir ce que vous pensez d'elles... Elles veulent fixer la relation, la préciser, l'enfermer dans un cadre, aussi bien dire la tuer... Je redoute toujours ce moment... Je le redoutais, plutôt... Aujourd'hui, je n'oppose plus que le silence à ce genre d'entreprise... Une force d'inertie bienveillante... Une journée à la fois...

Qu'est-ce que je fais en ce moment ? Comme on dit : « *Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?* »... Voyons voir... La dernière réponse en date... C'est un Américain qui parle... « *Le Français a tant de traditions qu'il peut aisément exprimer n'importe quoi, sauf ce qu'il veut dire* ». Pas mal... Bien sûr, je ne suis pas Français, même si c'est ma langue... Mais là n'est pas le problème pour l'instant... On continue... « *Un Français doit vouloir son silence, il se bat pour*

Descente dans les bars... Pour être tranquille et danser... Aller faire un tour au B***... Peut-être que bonbon y sera... Si oui, lui parlerai du dernier papier que je suis en train d'écrire... Quelques fois Musyne aussi... Incroyable cette fille... On s'est rencontré pour la première fois il y a des siècles... Pour moi, c'était la grande époque du dérèglement de tous les sens... La découverte de Rimbaud... L'espace sans limites... Envie d'une autre bière, mais plus de fric... Elle me paie une bière... Une véritable panthère... Les yeux noirs... Racée... Mais ô attention... Elle est bien prête à assister le danseur fou... Mais pour le reste... Tout est à faire... Connerie... Celles qui résistent le plus sont celles qui s'accrochent le plus après... Dans le taxi qui nous ramène... C'est évident qu'on aimerait passer la nuit ensemble... Mais elle ne prend aucune des perches que je lui tends... OK, bébé, je vais descendre au coin... Je revois encore son visage ahuri collé à la fenêtre du taxi... Ses yeux intenses de panthère... Tout à coup submergés de sollicitude... Embusés de tendresse... Apitoyés... Sensuels... Suaves... Avec en leur centre une étincelle de franc regret... Quel tableau ! À défaut d'une nuit voluptueuse... Une scène de cinéma... Magistral... Seuls les grands maîtres sont capables de rendre ça au cinéma... [...]



« Du grand Bourgault !
Tel qu'on l'aime ou le déteste. »
Pierre Gravel, *La Presse*

« C'est par la grande porte de la littérature, et avec éclat, que Pierre Bourgault reprend le combat politique de sa vie, l'indépendance du Québec. »
Daniel Brosseau, *Le Journal de Montréal*

« Par son seul titre, le plus récent livre de Pierre Bourgault est une provocation. »
Gilles Lesage, *Le Devoir*

PIERRE BOURGAULT

Moi, je m'en souviens

Stanké

EN VENTE PARTOUT - 280 pages - 15,95 \$

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 2i9 (514) 935-7452

L le plaisir des
Livres

Claude Lévesque: à l'écoute de l'inouï

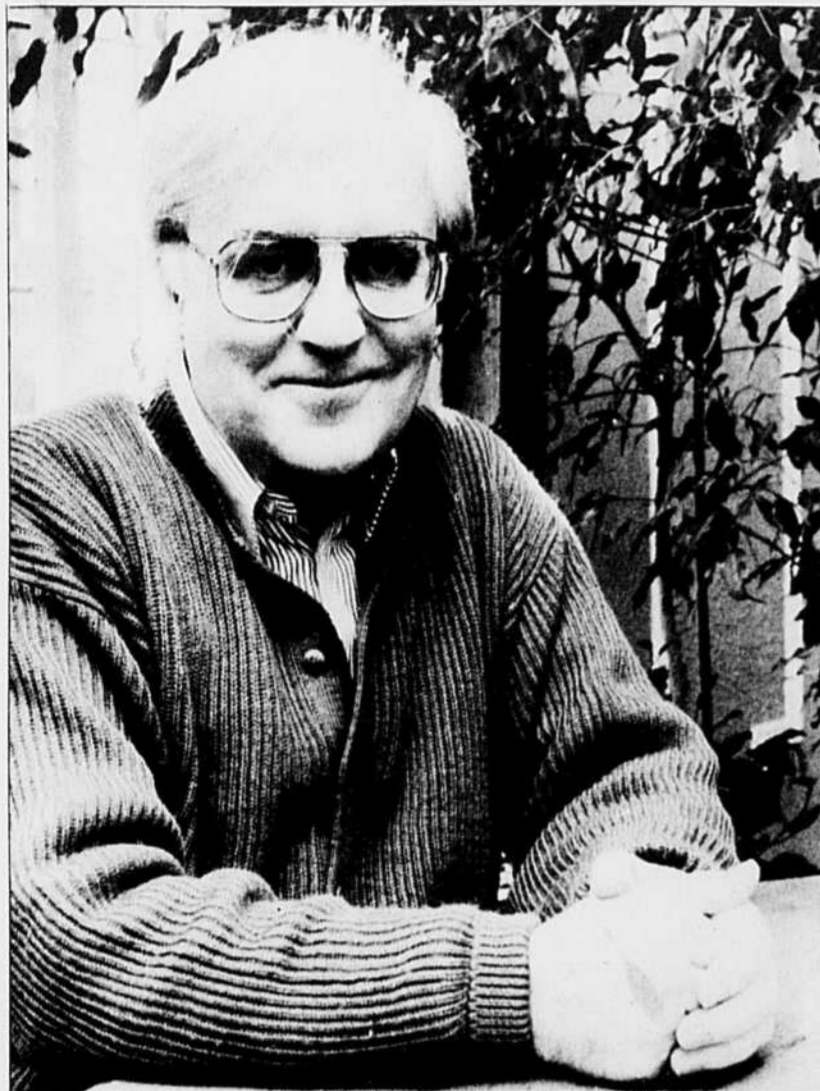


PHOTO JACQUES GRENIER

Claude Lévesque: aux origines mêmes de l'« absurde ».

HEINZ WEINMANN

APRÈS *L'Étrangeté du texte* (VLB, 1976), consacré à Freud, Blanchot, Derrida et Nietzsche, Claude Lévesque, professeur de philosophie à l'Université de Montréal, vient de publier *Dissonance. Nietzsche à la limite du langage* (HMH, 1989). On ne saurait trouver titre plus lapidaire et en même temps plus évocateur!

Il est des livres qui restent muets, ne parlent pas. D'autres sonnent le creux. D'autres encore élèvent leur voix jusqu'à la stridence du cri, devenant par là proprement inaudibles, « silencieux », par excès de bruit et de fureur. Les livres de Nietzsche, à commencer par *La Naissance de la tragédie*, sont du dernier type, en vahis qu'ils sont par la clameur dionysiaque.

Claude Lévesque a relevé le défi redoutable de se mettre à l'écoute de l'inouï dans tous les sens du terme, de cet excès du langage qui, dans le cri, dans la dissonance, dépasse ses propres limites. Il nous mène par là aux origines mêmes de l'« absurde » qui signifie justement « dissonance ». Son voyage passionnant, à la suite de Nietzsche, au bout de la nuit du sens, nous conduit finalement là où la raison bascule dans la déraison, le raisonnement dans la passion résonnante, l'articulation dans la désarticulation, le sens dans le non-sens. Là où la philosophie excède ses propres limites, cesse d'être « amour de la sagesse ».

D'ailleurs, Claude Lévesque a toujours été fasciné par les limites du savoir, de la connaissance, constituées par l'étrangeté (*Unheimliches*, dirait Freud). « Je pense qu'il n'y a

pas que l'étrangeté qui fascine. Seul ce qui est obscur, inconnu, inexplicable fait peur et en même temps fascine. C'est un thème central chez Nietzsche. Il affirme que la philosophie doit être danger parce qu'elle fraie avec l'effroyable, avec le terrible, avec la démesure de la passion. »

M. Lévesque explore donc une philosophie en marge de la philosophie, des auteurs eux-mêmes fascinés par la marge, par la limite du dicible, aimantés par la « magie de l'extrême »: Nietzsche, Blanchot, Lacan, Bataille, en quête, comme dit ce dernier, d'une « philosophie impossible ». « La philosophie tend à réduire, comme la science, l'autre au même, l'inconnu au connu et donc d'effacer l'étrangeté. Puisque, justement, l'étrangeté fait perdre la tête, Nietzsche et Bataille s'intéressent précisément à ce qui fait perdre la tête, ce dont il n'y a pas de science possible: la passion, l'émotion. Philosophie acéphale du plexus solaire... »

Avec son oreille entraînée dans les parages de l'« absurde », de la dissonance, Claude Lévesque a remarqué ce qui a échappé à la plupart des commentateurs, à savoir qu'un renversement copernicien s'est opéré dès *La Naissance...* chez Nietzsche entre la métaphore et le concept. Alors que dans la tradition philosophique, la métaphore est considérée comme une déviance qui s'écarte du chemin droit du concept-vérité, ici, c'est la métaphore qui prend le haut du pavé, devient première par rapport au concept. Le langage dans son ensemble devient métaphore. « Donc, si le langage est métaphorique, il est essentiellement impropre. Il n'y a pas de langage propre. »

Signe sensible de cette dérive vers la métaphore, Nietzsche tente de figurer le langage à partir de la musique et non l'inverse. « C'est ce qui m'avait frappé, cette déconstruction de l'opposition qu'on fait toujours entre musique et langage. » Le langage, avant d'être idée, concept, est rythme, *mélòs*, chant, chant des passions, dionysiaque. « Ceci nous amenait à montrer que, dès le début, il n'y avait pas d'adéquation entre langage et réalité. Le langage est toujours coupé de la réalité. »

Mais l'apport le plus original de cet essai intelligent est sans aucun doute sa « phénoménologie » du cri qui cherche à connaître le statut de ce hors-la-loi du langage qui, pourtant, se manifeste dans le langage. Là encore, Nietzsche innove par rapport à la tradition. Le cri apparaît chez Platon et chez Rousseau. « Chez ce dernier, le cri se trouve à l'origine, avant le langage, du côté de l'animal, d'une société « primitive » inarticulée, sans institutions. Nietzsche, au contraire, pense le cri comme aboutissement, comme sommet du langage. Ce n'est plus le cri qui est avant l'articulation, c'est l'ar-

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	Juliette Pomerleau	Yves Beauchemin	Québec/Amérique (1)*
2	Une prière pour Owen	John Irving	Seuil (-)
3	Le Zèbre	Alexandre Jardin	Gallimard (2)
4	L'Héritage d'Emma Harte	Barbara Taylor-Bradford	Belfond (-)
5	Drakkar	Paul Ohi	Québec/Amérique (3)
6	L'homme qui plantait des arbres	Jean Giono	Gallimard/Lacombe (4)
7	Le Médianoche amoureux	Michel Tournier	Gallimard (-)
8	2061 Odysée III	A.C. Clarke	Albin-Michel (6)
9	La Nuit des perséides	Jean-Alain Tremblay	Quinze (7)
10	Esclaves de New York	Tama Janowitz	Gallimard (-)
Ouvrages généraux			
1	Moi, je m'en souviens	Pierre Bourgault	Stanké (-)
2	Douces Colères	Gil Courtemanche	VLB (1)
3	Père manquant, fils manqué	Guy Corneau	Éditions de l'Homme (2)
4	Le Mal de l'âme	D. Bombardier et C. St-Laurent	Robert Laffont (3)
5	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Laffont (4)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants: Montréal: Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec: Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi: Les Bouquinistes; Trois-Rivières: Clément Morin; Ottawa: Trillium; Sherbrooke: Les Bibliaires G.-G. Caza; Joliette: Villeneuve; Drummondville: Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente.

ticularité qui se met à crier. On crie parce qu'on est rendu à la limite des possibilités de souffrance, de réjouissance. Le cri, c'est le moment où le langage dit ce qui le dépasse.

Cette conception du cri entraîne nécessairement une redéfinition de la musique traditionnelle, conçue comme harmonie, comme consonance. « Si le cri est l'essence du langage et de la musique, puisque Nietzsche dira que l'harmonie se définit par le « cri et le contre-cri », la musique, elle-même, serait de l'ordre du cri lorsqu'elle va jusqu'au bout de ses virtualités. » On le voit, cet essai nous mène jusqu'aux limites mêmes de la musique atonale contemporaine où l'harmonie est tarabouée par le grincement des dissonances et la clameur des bruits.

Plus facilement que l'homme, la femme se laisse aller à cet ébranlement de l'être qui se manifeste dans le cri. Pas étonnant alors que ce soient les femmes, les bachchantes, les premières à suivre le cortège dissonant de Dionysos, appelé le « Bruyant ». « Nietzsche s'intéresse justement à la femme de la Grèce antique, exclue par le politique, mais intégrée dans les rites dionysiaques.

Selon lui, le théorique est relié à l'oeil, à la vérité, au mâle, tandis que le lyrique est rattaché au féminin, plus qu'à la femme. Nietzsche dira donc que la vérité, celle qu'il cherchait, n'est pas concept, mesure, mais non-vérité. « La vérité est femme, c'est-à-dire voile. La vérité nue est un phantasme de philosophe, de mâle. »

Enfin, Claude Lévesque soumet à un examen critique ce couple si galvaudé devenu cliché, auquel se réduit pour d'aucuns la philosophie de Nietzsche: Apollon et Dionysos. Il ne s'agit pas de deux principes d'opposition s'excluant mutuellement, mais de deux frères ennemis, polémiques au sens premier qui luttent ensemble. « Ils sont frères, parce que les deux sont de l'ordre de l'ivresse. Dionysos est un Apollon excédé par la passion, un Apollon fou furieux. » On sait qu'à la fin de sa vie, Dionysos l'a emporté sur Apollon et Nietzsche franchira la limite de la déraison, de la dissonance, sans retour possible. Son ami Overbeck le trouve à Turin gesticulant, criant, tapant sauvagement sur son piano. Son destin s'est scellé: il est devenu Dionysos, dissonance.

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Pierre Nepveu remporte le prix Victor-Barbeau

LE PRIX Victor-Barbeau, créé par l'Académie canadienne-française, vient d'être attribué à Pierre Nepveu pour son essai *L'Écologie du réel*, publié chez Boréal. Ce prix, décerné pour la deuxième année, est accompagné d'une bourse de \$ 2,000. Le jury du prix Victor-Barbeau était composé de Fernand Saint-Martin, Marcel Trudel et Jean-Pierre Duquette. Trente-neuf essais avaient été soumis au jury.

L'Académie canadienne-française annonce à la même occasion l'élection d'un nouveau membre, Clément Marchand. Né en 1912 à Trois-Rivières, M. Marchand a publié poèmes, essais et récits. Il a obtenu deux fois le prix David, en 1939 pour *Les Soirs rouges* (poèmes) et en 1942 pour *Courriers des villages* (contes). En 1947, il était élu à la Société royale du Canada. La réception de M. Marchand à l'Académie canadienne-française aura lieu à l'automne.

Un prix du Canada anglais à Stéphane Poulin

LA CANADIAN Authors' Association a annoncé jeudi l'attribution d'un prix Vicky-Metcalf à Stéphane Poulin, un Montréalais auteur et illustrateur de livres pour enfants. Le jury a jugé que l'oeuvre de M. Poulin — les aventures d'une fillette nommée Joséphine — était une « source d'inspiration pour la jeunesse canadienne ». Le prix, accompagné d'une bourse de \$ 2,000, a été créé en 1963

par une bibliothécaire torontoise, Vicky Metcalf.

Lecture publique pour la paix

UNE LECTURE publique intitulée « Voix et paix », organisée par l'Union des écrivains québécois et le Regroupement des artistes pour la paix, aura lieu ce soir à 20 h à la chapelle historique du Bon-Pasteur (100, rue Sherbrooke est). Des textes d'une trentaine d'écrivains seront lus par des comédiens tels Yvette Brind'Amour, François Graton, Yolande Michaud, Luc Picard, Claude Préfontaine, Janine Sutto, Gisèle Trépanier ainsi que par les écrivains eux-mêmes. Des intermèdes musicaux seront interprétés par l'Ensemble Claude-Gervaise. On peut se procurer des laissez-passer au bureau de la chapelle ou en téléphonant au 873-5338.

Des nouveaux à l'Association des éditeurs canadiens

VOICI la composition du nouveau conseil d'administration de l'Association des éditeurs canadiens (AEC): Carole Levert, présidente; Micheline Tremblay, 1ère vice-présidente; Denis Vaugois, 2e vice-président; André Beauchamp, trésorier; et les administrateurs James de Gaspé Bonnar, Jean-Yves Collette et Jacki Dallaire. L'association tente actuellement, entre autres dossiers, d'évaluer les effets de la nouvelle taxe commerciale sur les ventes de livres. Elle organise également de nombreux séminaires, colloques, conférences et ateliers de perfectionnement. En outre, un comité professionnel, composé de trois membres de l'AEC et d'un conseiller légal, offrira son assistance pour toutes les questions d'ordre juridique touchant la pratique de l'édition. L'AEC devrait également publier prochainement le premier tome d'un guide qui traitera des questions contractuelles liant l'éditeur et l'auteur.

Le prix John-Glassco à Charlotte Melançon

LA MONTRÉALAISE Charlotte Melançon a remporté le prix de traduction John-Glassco 1988 pour *Shakespeare et son théâtre*, du critique littéraire Northrop Frye, paru aux éditions Boréal. On accorde exceptionnellement cette année une mention honorable à Donald Winkler pour sa traduction *Rose and Thorn: Selected Poems of Roland Giguère*, pu-



PHOTO CONTACT

Charlotte Melançon

blée par *Exile Edition*. Cette année, le jury était composé de Paule Daveluy, George Johnston et Robert Paquin. Le prix John-Glassco, créé par l'Association des traducteurs littéraires du Canada, est accompagné d'une bourse de \$ 500.

Droit de réponse

COURRIER

JE M'ÉTONNE de ce que LE DEVOIR ait publié récemment deux sortes d'articles ou de lettres de lecteurs, je ne sais trop, dénonçant un des collaborateurs de la revue *Liberté*, et qui portaient sur un texte qui n'avait pourtant été l'objet d'aucune recension antérieure dans LE DEVOIR.

Comme Jean-Pierre Issenhuth faisait la critique de l'oeuvre d'une femme, on l'a accusé de misogynie, un vieux refrain. Et comme ça ne suffisait pas, on incrimina aussi les rédacteurs de la revue. C'est nous méconnaître. J'ignore comment on procède au DEVOIR; mais, à *Liberté*, chaque collaborateur régulier jouit d'une entière liberté d'expression et ne saurait être censuré par la « rédaction ». Ce qui ne veut pas dire que les idées émises par chacun sont assumées par tous.

La liberté, pour nous, ne se restreint pas à ce qui nous arrange; par exemple, dans le numéro 183, nous avons donné la parole, toute la parole, aux anglophones québécois, sans

préjuger du résultat. Nos lecteurs sont assez intelligents pour décider de ce qui est sain et de ce qui est malsain. Je crois bien qu'il existe des revues dans lesquelles il serait impensable que soient publiés les textes des partisans d'une idéologie déviante ou opposée, mais *Liberté* n'est pas du nombre. On ne nous le pardonne pas, ni à droite ni à gauche. Le droit de réponse existe chez nous; nous le préférons aux ragots colportés dans d'autres médias. Pour les textes soumis à la revue, nous avons un comité de lecture qui fait un travail très sérieux de sélection des textes proposés, qu'ils soient de critique ou de création. J'espère que LE DEVOIR voudra bien porter ces précisions à l'attention de ses lecteurs.

— FRANÇOIS HÉBERT

Sur Alex: Delir

Les ennemis guettent nos héros partout. Trois auteurs ont ajouté leur grain de sel cette semaine. Rowena aura-t-elle perdu la mémoire?

Le roman s'allonge, mais l'espace demeure le même. Les premières interventions sont donc partiellement reléguées aux oubliettes. En gras, les interventions des dernières semaines; en italique, les toutes récentes interventions, chacune signée du pseudonyme de leur auteur.

Un lugubre personnage le hêla du fond d'un taxi crasseux arrêté près de là. Sans hésiter, le Doc se dirigea vers le sinistre véhicule. Il avait reconnu son vieil ami, une éternelle brute aux yeux...

sartriens. Son sourire fut interrompu à mi-chemin par une rafale de mitraille. Il reconnut le son familier d'une kalachnikov. Merdre, se dit-il, le KGB! Comment...

Tout à coup, il ouvrit les yeux. Tout ça n'avait donc été qu'un rêve. Toujours la même chambre minuscule, le même néon lançant, le même bruit de la ville prête à l'aval.

Il se leva lentement, très lentement. Encore une journée à ne pas savoir qui il est. Pourquoi ce rêve à tous les jours, pourquoi le KGB et pourquoi cette blessure à l'épaule?

Exténué, il retomba lourdement sur le dos. Tout à coup, il cria et s'évanouit: une orchidée poussait sur son épaule. Encore un coup du KGB, songea-t-il. La cloche d'entrée résonna alors...

qu'il se demandait s'il avait vraiment eu ce coup de téléphone. Certes, son imagination lui jouait de temps en temps de mauvais tours, mais quand une information de ce type lui parvenait aussi...

À quoi bon répondre! Il savait que c'était eux. D'ailleurs, ils commençaient à défoncer la porte. « Ma seule chance! » pensa-t-il en regardant la fenêtre. Il plongea sans réfléchir. Heureusement...

qu'au bas de la fenêtre s'était garée une remorque remplie de matelas. Notre ami n'eut donc aucun mal et pu filer à l'anglaise. Mais ses problèmes étaient loin d'être terminés! Où allait-il aller...

Chez Rowena, la soeur de la Salamandre. Je revois l'éclat céleste de ses yeux. Elle a toujours accueilli les membres du groupe...

NIDA avec fanatisme. Malheureusement, le Doc a effacé tout souvenir de sa mémoire de Rowena lors de la dernière visite. Le reconnaîtra-t-elle? VIRGINIA

Il marchait depuis deux heures. L'aube se levait dans les rues calmes de Saint-Germain... Il n'avait pas été suivi. La Salamandre devait l'attendre chez sa soeur. Quelle rencontre...

NIDA Ce texte devient la propriété exclusive de *Delir*. Cette semaine, NIDA a gagné un bon d'achat de \$ 35 chez Renaud-Bray. C'est La Télématique d'affaires qui assure le bon déroulement de *Delir*.

LIBRAIRIE RENAUD-BRAY

NOUVEAUTÉ

LIBERTÉ

183

Beissel, Chambers, Cowan, Dudek, Ferguson, Ferrand, Fischman, Paskal, Pearson, Podbrey, Rybczynski, Salzman, Sheppard, Taylor, Weisbord, Winkler.

Je désire

le numéro 183 (7,50 \$)

m'abonner pour un an (20 \$, 6 numéros)

Nom

Adresse

Code postal

Ci-joint la somme de

LIBERTÉ

C.P. 399, SUCC. OUTREMONT
MONTRÉAL, QUÉBEC H2V 4N3

Les Éditions du Préambule

Écrire en France au XIXe siècle
(Actes du Colloque de Rome)

Graziella Pagliano
Antonio Gomez-Moriana
(éditeurs)

Les études réunies ici ont été présentées au colloque tenu à Rome en octobre 1987, sous le titre de «Statut et fonction de l'écrivain au XIXe siècle». Le lecteur qui s'intéresse de près ou de loin à la sociocritique, trouvera dans ces pages quelques-uns des plus grands noms de cette approche.

Collection L'Univers des discours
Le Préambule

20,00\$ en vente chez votre libraire

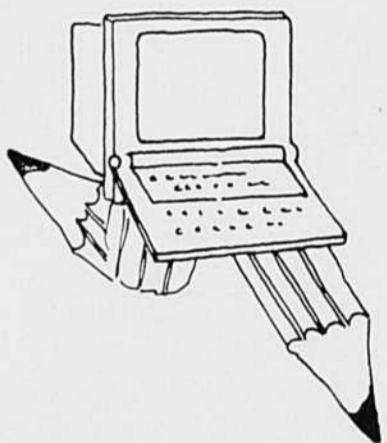
ALCOOL... TROP, TROP SOUVENT, C'EST RISQUÉ!

Santé et Services sociaux Québec

CARON LIBRAIRE

Désirons acheter livres «encore utiles»
Tél.: 845-5698
LA GRANDE LIBRAIRIE À CONNAÎTRE

251 Ste-Catherine E.



L le plaisir des Livres

Promenade avec Alphonse Boudard chez les surdoués du crime



Alphonse Boudard, ex-truand recyclé dans l'écriture.

Édition exemplaire

JOURNAL
Henriette Dessaulles édition critique par Jean-Louis Major Montréal, Presses de l'Université de Montréal coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1989, 669 pages

YVAN LAMONDE

LE JOURNAL d'Henriette Dessaulles (1860-1946) est exceptionnel. D'une exceptionnelle qui fait sa richesse et son mystère.

Préparée par l'un des directeurs du « Corpus d'éditions critiques » qui en est à son septième titre publié, l'édition du Journal paraît exemplaire : introduction qui, comme une enzyme, s'attaque à tout, rigueur dans l'établissement du texte, généalogie des familles Dessaulles et Papineau, chronologie, bibliographie, index en sus des annotations du texte. Le lecteur qui aura lu plus d'un titre de cette collection s'interrogera peut-être sur l'homogénéité des introductions : chacune vise-t-elle les mêmes objectifs ?

Le Journal, amputé, que l'on fit paraître en 1971 tient son exceptionnalité de l'âge et de la personnalité de l'auteur : à la première inscription du Journal (1874-1881), H. Dessaulles a 14 ans. La forte personnalité de l'auteur se perçoit à cette hâtive quête d'identité qui se trame à l'intérieur d'une révolte contre une seconde mère, contre les religieuses du couvent, contre son confesseur à propos duquel elle écrit : « Je ne reconnaissais pas au confesseur le droit de forcer mes confidences. Je suis moi, j'ai une conscience, je réponds de moi devant Dieu seulement. » Cette quête d'identité protestante passe aussi par une attention au langage. Se dire : tout est dans ce verbe et ce pronom. Conscience de soi, conscience du langage pour sortir de soi, tel est le sens tout simple de l'exercice. Lorsque la sortie de soi peut accomplir, le journal s'abolit, perd son sens. Conscience de soi, conscience vers un autre; que ce soit Dieu dans

le Journal de Lionel Groulx ou Maurice Saint-Jacques ici, le papillon sort du cocon avec le soleil de l'amour. J.-L. Major éclaire ce processus tout comme l'a fait Pierre Hébert dans son ouvrage *Le Journal intime au Québec*. Parler à Maurice plutôt qu'à soi seule, faire lire à Maurice « son » journal, marier Maurice : l'autre finit par investir la place. Symboliquement et littéralement, le Journal se clôt avec le mariage.

Dans l'état de nos connaissances et selon toute vraisemblance, le Journal d'Henriette Dessaulles continuera de paraître exceptionnel. Pourquoi ? Pourquoi, au-delà de l'âge et de la personnalité de l'auteur ? On peut mettre quelques éléments en place. Cette forte personnalité — H. Dessaulles sera la Fadedette du DEVOIR en 1911 — est celle d'une jeune bourgeoise appartenant à l'ancienne famille seigneuriale de Saint-Hyacinthe. C'est une Dessaulles, près de la famille Papineau. Mas-koutaine, elle est d'une ville qui n'est pas moyenne au plan culturel : collèges, journaux, associations et *tutti quanti*. Avec Montréal, Saint-Hyacinthe est le cœur du libéralisme québécois. Ce libéralisme, n'est-ce pas l'affirmation des droits et des libertés, la promotion de l'individualité, l'affirmation de soi ? Peut-il être absent de l'expérience de l'écriture personnelle ? Couventine, H. Dessaulles est familière avec le genre qu'elle pratique : ses compagnes ont des spicilèges d'autographes, de fleurs ou de feuilles séchées; elles ont un journal qu'elles consentent ou pas à échanger. Ces jeunes bourgeoises lisait-elles des journaux français ou anglais ? Y réfèrent-elles ? Les trouve-t-on dans leur bibliothèque personnelle, dans les catalogues de libraires ou des bibliothèques de l'époque ? Il faudra bien expliquer et s'expliquer à soi-même cette exceptionnalité.

A quand ce Journal en poche ?

PIERRE CAYOUILLE

HENRI DÉSIRÉ LANDRU, dit-on, avait l'allure d'un renard souffreteux. La silhouette anonyme du citoyen français moyen. Petit, chauve, barbu et pingre. Il faisait plus Barbe-Bleue que Don Juan.

Pourtant, raconte Alphonse Boudard, il a séduit 283 femmes en quatre ans. Et, s'il hante toujours la mémoire collective, 70 ans après sa mort, c'est que Landru a tué 10 femmes et le fils de l'une d'elles. Après avoir charmé les « personnes du sexe », il les invitait à sa maison de Gambais, dans les Yvelines. Billet de train aller-retour pour lui. Billet aller seulement pour sa maîtresse, détail important. Captive, la belle s'envolait ensuite en fumée, dans un sinistre barbecue, après avoir été dépecée.

Landru avait pourtant de la classe. D'humeur égale, toujours poli, Boudard raconte qu'il a dormi comme un bébé dans sa cellule de condamné à mort de la prison de Saint-Pierre à Versailles, le soir du verdict.

Fascinant personnage, ce tueur. Tout juste avant la guillotine, « ce prix Goncourt des assassins » (Céline), Landru recevait encore des lettres d'admiration de ses multiples maîtresses, rappelle Alphonse Boudard.

Avant l'exécution, son avocat l'a adjuré de dire enfin la vérité sur tous ses crimes. Landru a souri. Puis, il a répliqué : « Ça, maître, c'est mon dernier petit bagage. Je pars avec. »

Landru était un grand criminel. Dans la foule des petits truands sans éclat qui maculent de sang la Une des petits journaux, il émergeait. C'était un surdoué du crime. Tout comme Jules Bonnot, le premier braqueur motorisé, l'ancêtre des terroristes modernes au volant de sa Delaunay-Belleville. Tout comme le Dr Petiot qui, en 1942, a beau milieu de l'occupation, liquidait ses clients en mal d'évasion. Tout comme Pierre Loutrel, dit Pierrot-le-fou, et Georges Rapin, dit M. Bill.

Ces cinq criminels se sont hissés au Panthéon du crime. Et Alphonse Boudard nous raconte avec passion leurs existences dans *Les Grands Criminels* (Le Pré aux clercs).

Personne mieux que M. Boudard ne pouvait nous livrer cette galerie de portraits. L'ex-grand reporter de *France-Soir*, auteur des *Combattants du petit bonheur* (prix Renaudot 1977) et de *La Cerise* (prix Sainte-Beuve 1963), sait, en effet, de quoi il parle. Il fut lui-même truand. Pas meurtrier, mais truand. Il a connu la vie de taulard, le « cul-de-basse-fosse », comme il dit dans sa savoureuse langue verte. Heureusement, il s'est rapidement recyclé dans l'écriture, pour notre grand bonheur.

On a dit de lui qu'il était cynique, qu'il appartenait à la même famille

que Céline. Il réfute l'assertion. « Cynique, moi ? Pas du tout. A moins que vous appeliez "cynisme" une certaine façon lucide de voir les choses. Dans cet ouvrage, je peux paraître froid parce que j'ai dû me pencher sur ces grands criminels comme un médecin qui dissèque. »

Justement, après cette dissection, peut-on dégager les traits communs des grands criminels ? Qu'est-ce qui distingue ces héros du crime des fumeurs ordinaires ? M. Boudard répond avec gentillesse : « Il y a d'abord le nombre de crimes, le côté spectaculaire des assassinats. Mais, par-dessus tout, ce qui compte, c'est le nom qu'ils laissent. Il y a des gens comme ça qui appartiennent à la mémoire collective. D'autres pas. On ne sait pas trop bien pourquoi. C'est la même chose dans tous les domaines. La fin, la mort de ces personnages, c'est un prérequis, doit être dramatique. En ce sens, l'abolition de la peine de mort a beaucoup changé les choses. Dans ce théâtre qu'est la cour des Assises, la condamnation à mort était le point dramatique culminant. Maintenant, on envoie les assassins mourir à petit feu dans la banalité et l'anonymat. Cela complique l'émergence des grands criminels. »

Puisqu'il faut « un nom » pour figurer aux annales des grands criminels, pourquoi notre Jacques Mesrine national ne s'y trouve-t-il pas ? « Pour deux raisons. D'abord, parce que j'ai écrit ce livre à partir de cinq documents produits pour Antenne 2. Il fallait que je prenne des gens qui avaient une célébrité pour avoir les documents. Il ne fallait pas que je dépasse les années 60, car il y avait des risques de poursuites de la part des différentes parties, des avocats et des familles. Mesrine, de ce fait, était éliminé. Et puis, à mon avis, Mesrine (que j'ai bien connu) était, certes, un gangster mais il reste à prouver que c'était un criminel. Il se vante dans son livre d'avoir tué deux Nord-Africains, mais le Canada n'a jamais demandé son extradition, que je sache. » Tant pis pour notre orgueil national !

À étaler la vie de ces grands criminels, à en faire presque des héros, des mythes, n'y a-t-il pas danger de les magnifier ? « Absolument pas, répond M. Boudard. Si j'avais caché des choses pour les embellir, peut-être. Mais ce ne fut pas le cas. Au contraire, je les montre tels qu'ils sont. »

Moquant au passage les psychiatres et leurs bonnets pointus, de même que tous les criminologues et autres, Alphonse Boudard dégage une grande vérité de sa carrière et de son ouvrage. Une petite phrase assénée par un petit truand sans envergure, une petite phrase à mille lieues du jargon des « logues » mais qui résume tout : « Tuer, c'est simple. Tout le monde peut en faire autant. »

Deux auteurs reçoivent le prix France-Acadie

PARIS (AFP) — Le jury du prix France-Acadie, présidé par Henri Queffelec et Pierre George, vient d'attribuer le 11e double prix France-Acadie à deux écrivains canadiens.

Dans le domaine des sciences humaines, le prix revient à l'ouvrage de Ronald Cormier, *J'ai vécu la guerre*, recueil de témoignages d'Acadiens engagés dans les campagnes du débarquement allié de 1944, et, dans le domaine littéraire, à Anne Albert-Lévesque pour *Du haut des terres*, roman de la lente désertion des campagnes et de la civilisation terrienne qui leur est liée.

Les ouvrages sont publiés aux éditions d'Acadie (Moncton).

Ronald Cormier est réalisateur de télévision et journaliste à Radio-Canada.

Anne Albert-Lévesque, qui enseigne le français, est l'auteur d'un guide pédagogique sur la romancière canadienne Antonine Maillet, auteur du roman *Pélagie-la-Charrette*, couronné par le Goncourt en 1979.

Le prix France-Acadie a été créé en 1976 pour distinguer des écrivains acadiens.

LA BONNE LITTÉRATURE CHEZ VLB



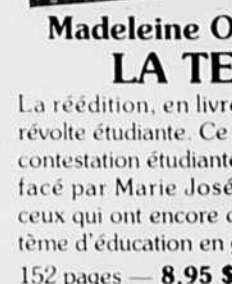
Marie-Claire Blais
L'ANGE DE LA SOLITUDE
Le nouveau roman attendu de Marie-Claire Blais. De jeunes femmes artistes, réunies en commune, se débattent au milieu de contradictions de toute sorte. Un grand moment de littérature!
136 pages — 12,95 \$



Lise Daoust
LES TALONS CUBAINS
Voici le roman du début des années soixante et de la Révolution tranquille. Stella, vingt ans et dactylo, fait le difficile apprentissage de l'amour, entre ses rêves de jeune fille et ses lectures féministes.
360 pages — 18,95 \$



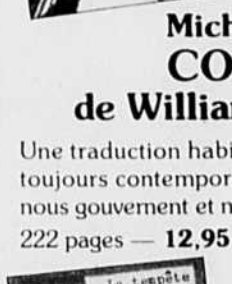
Denise Hébert et Pauline Julien
NÉPAL: L'ÉCHAPPÉE BELLE
Deux récits d'un même voyage, né d'un même rêve, celui de découvrir l'Asie, cette face cachée du monde, pour nous, Occidentaux. Deux femmes, l'une est peintre, l'autre est une chanteuse renommée, nous invitent au voyage.
152 pages (avec photos) — 14,95 \$



Madeleine Ouellette-Michalska
LA TERMITIÈRE
La réédition, en livre de poche, de ce roman de la révolte étudiante. Ce récit alerte fixe une image de la contestation étudiante des années soixante-dix. Post-facé par Marie José Thériault. Un livre destiné à ceux qui ont encore des illusions sur l'école et le système d'éducation en général!
152 pages — 8,95 \$



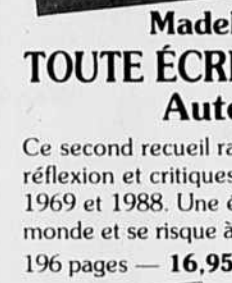
Michel Garneau
LES GUERRIERS
Une pièce sur la guerre et ceux qui la font. Un fort texte dramatique qui démonte les mécanismes de fabrication des images idylliques. Un grand moment de théâtre par l'un des plus grands dramaturges québécois.
130 pages — 9,95 \$



Michel Garneau
CORIOLAN de William Shakespeare
Une traduction habile et moderne de ce classique toujours contemporain qui nous parle de ceux qui nous gouvernent et nous mènent à notre perte!
222 pages — 12,95 \$



Michel Garneau
LA TEMPÊTE de William Shakespeare
Une autre traduction d'un grand classique shakespearien. Une pièce sur la colère profonde et l'amour immense.
128 pages — 10,95 \$



Madeleine Gagnon
TOUTE ÉCRITURE EST AMOUR Autographe II
Ce second recueil rassemble les meilleurs textes de réflexion et critiques écrits par cette poétesse entre 1969 et 1988. Une écriture qui s'essaye à penser le monde et se risque à le rêver.
196 pages — 16,95 \$



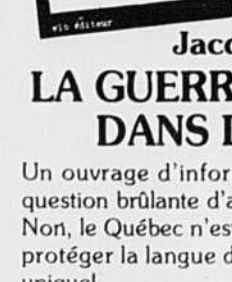
Guy Rocher
ENTRE LES RÊVES ET L'HISTOIRE Entretien avec Georges Khal
Guy Rocher nous fait traverser, dans ces entretiens empreints d'une grande sagesse et d'une grande sérénité, trente ans d'histoire, tout en nous entretenant des rapports étroits entre les rêves et l'histoire.
232 pages — 16,95 \$



Gil Courtemanche
DOUCES COLÈRES
Ces douces colères nous font connaître un grand écrivain tout en nous invitant à une réflexion exigeante sur des questions d'actualité comme la langue, la dénatalité, notre avenir politique et culturel et le journalisme.
158 pages — 14,95 \$



Gilles Dupuis, Mona Gauthier Cano et Robert Richard
L'INSTANT FREUDIEN Psychanalyse et culture
Des personnalités diverses se questionnent ici sur les rapports entre culture et psychanalyse et proposent un nouveau modèle de l'intellectuel dans la société.
220 pages — 18,95 \$



Jacques Leclerc
LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE
Un ouvrage d'information exceptionnel sur cette question brûlante d'actualité: l'affichage commercial. Non, le Québec n'est pas seul à légiférer et à vouloir protéger la langue de sa « majorité ». Un document unique!
420 pages — 22,95 \$



Jeanne Demers, Josée Lambert, Line McMurray
GRAFFITI ET LOI 101
Un troisième livre sur les graffitis de Montréal. Cette fois-ci, c'est le phénomène de la Loi 101 et de la Loi 178 qui est analysé et capté par nos trois spécialistes «és-graffiti». Un petit livre d'actualité et amusant!
68 pages — 10,95 \$



Gilles Lane
POUVOIR, JUSTICE ET NON-MÉPRIS Collection «Enjeux philosophiques»
Peut-on tenter de vivre dans le bonheur et la sécurité tout en évitant l'écueil de l'injustice et de l'individualisme à outrance? Voici une des questions que pose cet ouvrage rigoureux de Gilles Lane.
210 pages — 16,95 \$

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



La Quinzaine Pléiade se poursuit jusqu'au 23 juin
Obtenez l'album **"Les écrivains de la Révolution française"** plus **l'Agenda Pléiade 1989** à l'achat de 2 volumes de la Pléiade
— La librairie — **Flammarion**
Place Montréal Trust
1500 McGill Collège
499-9675

GAÉTAN BRULOTTE
Ce qui nous tient
14,95\$
Prix littéraire de Trois-Rivières 1989
2e finaliste à la Bourse Goncourt de la nouvelle 1989

LEMÉAC éditeur

PIERRE FILION
LUX
19,95\$
«Le romancier a su tenir, jusqu'à l'insupportable, une très-haute tension dramatique. On sort de ce livre ébranlé, en se jurant qu'on ira pas de sitôt draguer au Lux.»
Réginald Martel, LA PRESSE

LEMÉAC éditeur

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS
Lancement
Jeudi 8 juin de 17h à 19h
CLAIRE DÉ LE DESIR
comme catastrophe naturelle
L'ÉTINGELLE
Venez regarder avec nous **APOSTROPHES** le dimanche à 15h
de 9 à 9
362 jours par année
1120, av. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669

L le plaisir des
Livres

Tout finit par une chanson

UN SIÈCLE DE CHANSONS
Claude Fléouter
Paris, P.U.F., 1988

ALBERT BRIE

AUSI AGRÉABLE qu'instructif est ce survol de la chanson que signe Claude Fléouter. Au fil de sa « jeune » carrière, l'auteur a baigné dans cette mer mouvante de la musique populaire. Ses états de service en font M. Fléouter est journaliste au *Monde*, auteur-producteur et réalisateur de télévision, et délégué général des *Victoires de la musique*. Cette dernière institution de l'industrie musicale rassemble toutes les professions musicales autour d'une idée : la promotion des créateurs, interprètes et producteurs.

Un siècle de chansons retrace l'étonnant périple d'une musique populaire peuplée de figures légendaires, l'évolution d'une musique qui a entraîné des enthousiasmes nécessaires, parfois extraordinaires, qui s'est modifiée avec les années, parce que les temps changent très vite, que les sensibilités, les visions des choses, le langage évoluent à vive allure.

Le titre risque de prêter à malentendu. Je veux dire par là que son contenu ne se limite pas à ce que l'on pourrait soupçonner, c'est-à-dire que son propos s'en tienne à la chanson française... de France. Tel n'est pas le cas, même s'il fait la part du lion à l'Hexagone.

Personne n'ignore que la musique n'a pas de frontières et que de ce fait les influences s'interpénètrent. On n'a qu'à penser à Maurice Chevalier

dans les années 40 et plus tôt, avant la guerre, à Joséphine Baker, à Henri Salvador qui a débuté sous le signe du jazz, en entendant sur disques 78 Louis Armstrong et Duke Ellington, puis en dialogant plus tard avec Django Reinhardt. Et que dire de Jean Sablon, le premier véritable crooner français, qui fait un malheur aux États-Unis.

Nombreux sont les Français qui s'entichent de Bing Crosby, de Bessie Smith et, plus tard, de Frank Sinatra. Plus avant encore, les rythmes sud-américains marquent la chanson française, plus particulièrement le tango argentin et le samba brésilien.

Peu après la guerre, les Montand, Bécoud, Aznavour, Édith Piaf font salle comble à Broadway.

Mais il y a *backlash* en France : le rock naissant est combattu, dénigré. André Francis, spécialiste du jazz, écrit en 1958 que le *rock* « est la copie vulgaire du style *rythm and blues* faite par une bande de voyous blancs », et Boris Vian lui-même s'en

prend à Elvis Presley, à « une industrie musicale qui s'abaisse jusqu'à satisfaire la demande d'un groupe juvénile dément au détriment de la masse de ceux qui veulent encore écouter des chansons chantées sans fausses notes et proprement ». La réaction tourne court. Le jeune public en demande. Johnny Hallyday est sa figure de proue. Il n'aura fallu qu'un an pour que se produise ce tête-à-queue. On sait la suite.

M. Fléouter n'oublie pas la chanson française de Botrel à Renaud, d'Alibert à Serge Gainsbourg, de Rina Ketty à Michel Sardou. Jamais il ne tombera dans le diptyque ou le réquisitoire. On sait à le lire à qui vont ses préférences et ses antipathies. Il n'oublie pas les Québécois : Félix Leclerc, il va sans dire, Édith Butler, Robert Charlebois, Diane Dufréne, Pauline Julien, Daniel Lavoie, Luc Plamondon, Michel Rivard et Gilles Vigneault.

Somme toute, *Un siècle de chansons* est une réussite, celle d'un connaisseur et d'un honnête homme.

L'art de nuire à sa propre cause

L'ÉCOLE DÉTOURNÉE
Louis Balthazar et Jules Bélanger
Montréal, Boréal, 1989, 216 pages

JEAN-PIERRE PROULX

CE LIVRE est l'histoire d'un gâchis. Il raconte comment et pourquoi notre système scolaire produit des illettrés. Sa lecture, à vrai dire, n'a rien de réjouissant car MM. Balthazar et Bélanger se sont attachés davantage à décrire le malade qu'à prescrire le remède. Pourtant, la critique porte.

Les deux auteurs se sont connus au Conseil supérieur de l'éducation en 1983-1984. Louis Balthazar était et est encore politologue à l'Université Laval, spécialiste des questions américaines. Jules Bélanger enseignait au collège de Gaspé. Il s'occupe maintenant d'histoire régionale. Les deux ont en commun une formation théologique et leur amour des lettres et des humanités.

Les auteurs appartiennent, en fait,

à la même famille d'esprits que le philosophe Jacques Dufresne, le journaliste Jean Blouin, l'Américain Allan Bloom qu'ils citent d'ailleurs à plusieurs reprises. Ils ont un préjugé favorable pour la formation humaniste, fondée sur les « valeurs sûres » que sont les grands maîtres de la philosophie, de la littérature, des arts et des sciences.

Comme Bloom, ils exècrent le « relativisme » de notre époque qui mène de la permissivité au relâchement. Ils récusent l'égalitarisme idéologique, tout comme le spontanéisme, et ils admettent simplement l'inégalité des talents.

On ne trouve guère dans cet ouvrage de situations qui n'aient été déjà dénoncées depuis 25 ans : les polyvalentes sans fenêtres, l'audiovisuel à gogo, la formation hâtive des enseignants, l'apprentissage sans effort, le culte de l'enfant-prince, les calendriers scolaires raccourcis, les heures d'école écourtées, les évaluations bidon, la désorientation pédagogique du collège, la spécialisation hâtive de l'université, l'impérialisme syndical, etc. « Ce qu'y a de neuf dans ce livre-ci, préviennent les auteurs, c'est l'impatience de ses auteurs. »

Comme d'autres avant eux, MM. Balthazar et Bélanger récusent l'école fourre-tout ou « carrefour ». Ils veulent la voir se délester de tous les objectifs qui leur paraissent inutiles pour revenir à la « formation fondamentale ». Une école qui formerait d'abord une « tête bien faite » leur conviendrait parfaitement.

Si les deux professeurs se montrent très critiques — et, dans une large mesure, ils ont tout à fait raison — ils se font toutefois plus d'efforts sur les moyens de réformer l'école. Ils insistent sur deux : augmenter la durée de la journée et de l'année scolaire et, surtout, accorder la priorité à la réforme de l'enseignement de la langue maternelle. On demeure ici sur notre faim. On aurait aimé les voir élaborer un projet d'école plus complet.

Mais il y a davantage. Pour eux, les disparités, effectivement observables à l'école, constituent des réalités « que des siècles et des siècles de civilisation ont reconnues comme naturelles » (c'est nous qui soulignons).

On ne peut, sans plus, admettre cette thèse. Pendant des siècles et des siècles justement, on a pris comme chose « naturelle » l'infériorité des femmes; on a aussi considéré, et l'on considère encore en certains lieux, que les Amérindiens étaient des « sauvages », que les Noirs ne sont pas des hommes. Et les Anglais nous ont longtemps considérés comme un peuple « naturellement » joyeux mais peu doué pour les affaires. Rien de mieux pour justifier et masquer ses privilèges que d'invoquer la nature. L'argument est irrécusable.

Pourtant, s'il est une chose que les sciences sociales nous ont apprises depuis 50 ans, c'est que des phénomènes considérés depuis toujours comme naturels étaient, en réalité, des construits sociaux et culturels.

Elles nous ont aussi démontré que bon nombre de disparités observées à l'école sont le résultat de nos structures sociales plutôt que de la nature. Autrement, les résultats scolaires des enfants seraient les mêmes partout, en milieu défavorisé comme en milieu favorisé. C'est loin d'être le cas.

Les auteurs ont préféré plutôt se moquer de « la société de classe » de la CEQ plutôt que de prendre la distance critique qui s'imposait vis-à-vis le concept trop commode de nature. C'est dommage. Ils se sont tiré dans les jambes.

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

PAPIER MÂCHÉ
Christian Mistral
Paje éditeur
158 pages

« C'EST facile de sabrer dans les flancs et le poitrail des gens. On n'a qu'à leur dire que c'est pour leur bien, et ils vont se laisser faire. La raison des tas, qu'on appelle ça. Des tas de gens maigres, blancs comme des draps et tout nus empilés les uns sur les autres qu'on pousse vers la fosse avec un bulldozer. Ça c'est vu. Ça se voit tous les jours, même les fériés. Enfin, peut-être que ça ne se voit pas toujours comme ça, comme le nez au milieu du visage, mais c'est là quand même. Dans l'air. Pas la peine de tenir un référendum pour si peu. Toute la bricole est piébisclée depuis bien avant les livres d'histoire. On vote pour que ça continue chaque fois qu'on se lève le matin. C'est drôle, quand même. » On aura reconnu le ton dévastateur de l'auteur de *Vamp*, qui nous offre ici ses travaux dits mineurs. Des petits textes de quelques pages, bien écrits, qui, toutefois, abordent des sujets majeurs.

FIGURE-TOI
Joseph Heller
Grasset
342 pages

« SOUVENT, tandis qu'en l'habillant au pinceau d'un surplus blanc de style Renaissance et d'une robe noire de style médiéval, Rembrandt l'engonçait de plus

Jacques Leclerc
La guerre des langues dans l'affichage
essai

essai

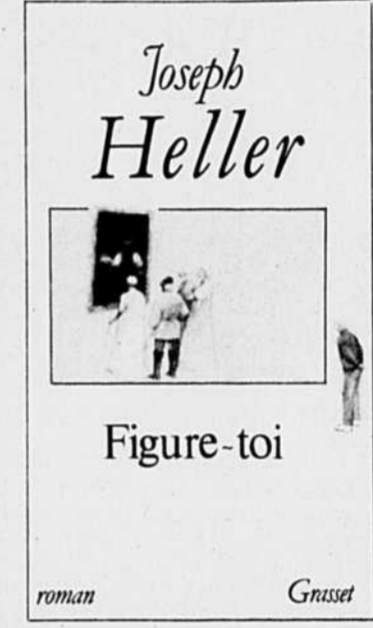


vib éditeur

Leclerc, d'un ouvrage qui n'a d'autre prétention que de vouloir être une description de la situation au niveau international ou une typologie des politiques linguistiques en matière d'affichage — que ces politiques soient appuyées ou non par une législation. »

ENFANCE DE NIVASIO DOLCEMARE
Alberto Savinio
Gallimard
coll. « Du monde entier »
168 pages

ALBERTO SAVINIO, de son vrai nom Andrea De Chirico (1891-1952), raconte l'enfance de Nivasio Dolcemare qui n'est autre que sa propre enfance romancée. Dans ce portrait d'une époque, on rencontre des aristocrates, des diplomates, des dames jupitériennes, des artistes en tout genre et le Dieu de l'Église orthodoxe. Un extrait permet de goûter l'ironie de l'auteur de *Maupassant et l'autre* : « Était également analysée avec beaucoup de minutie la différence entre aristocrates de vieille souche et aristocrates parvenus, de même qu'entre aristocrates travaillant et aristocrates vivant de leurs rentes. Une dame montrait à une autre dame les armes de sa famille. « Cette petite tache sur champ d'azur entre les massues, c'est sans doute un morceau de savon ? » Ainsi s'enquit la seconde dame auprès de la première, dont le mari dirigeait une usine de savon; question qui engendra une longue série de duels au sabre et au pistolet, entre maris et proches des deux dames. »



roman

Grasset

en plus profondément au cœur des ombres, Aristote songeait à Socrate — mais toujours contemplait le buste d'homme. « Criton, je dois un coq à Esculape. N'oublie pas de lui régler ma dette », telle est, selon Platon, la dernière parole du grand philosophe alors qu'ayant vidé sa coupe de poison, déjà il sent l'engourdissement le gagner, de l'aine lui monter à la poitrine, lui glacer le cœur. » L'auteur de *Catch 22* campe immédiatement ses personnages — Aristote, Rembrandt et Homère — et le ton humoristique de ce récit rocambolesque qui nous raconte ni plus ni moins que les 2500 ans de notre civilisation.

LA GUERRE DES LANGUES DANS L'AFFICHAGE
Jacques Leclerc
VLB éditeur
420 pages

L'AUTEUR de cet ouvrage a effectué des recherches pendant plusieurs années pour rassembler de la documentation sur la question épineuse et d'actualité des langues d'affichage de quelle 77 États souverains. Dans la première partie, il propose un panorama de la situation internationale en dressant une sorte de synthèse des lois et usages des langues d'affichage. La deuxième partie est consacrée à la description des politiques linguistiques de chacun des États étudiés. La troisième partie offre 57 textes juridiques relatifs à l'emploi des langues dans l'affichage d'une trentaine d'États ou de gouvernements. « Il s'agit donc avant tout, précise Jacques

LEURS MAINS SONT BLEUES
Paul Bowles
Quai Voltaire
302 pages

« CHAQUE FOIS que je me rends dans un endroit où je ne suis encore jamais allé, j'espère qu'il sera aussi différent que possible de ceux que je connais déjà. Je présume qu'il est naturel, de la part d'un voyageur, de rechercher la diversité et que l'élément humain est ce qui lui donne le plus le sens des différences. Si les gens et leur manière de vivre étaient partout identiques, il ne servirait à rien de se déplacer d'un endroit à un autre. » C'est la philosophie du nomade Paul Bowles dont on reproduit ici les carnets de voyage.

Christian Mistral
Papier Mâché



PAJE éditeur

Les écrivains de la Révolution française entrent à la Pléiade

QUE SONT devenus les écrivains pendant la Révolution française ? Plusieurs se sont tus, d'autres, nombreux, se sont fait tuer. Robespierre avait averti les écrivains de son temps : « Qu'avons-nous besoin de ces hommes qui n'ont fait que des livres ? Il nous faut des patriotes qui se soient exercés dans les révolutions, qui aient combattu corps à corps le despotisme. » André Chénier et Olympe de Gouges y ont laissé leur peau. Laissés pour compte, quelques hommes de lettres ont tout de même écrit de très belles pages. On peut les découvrir dans le dernier album de la Quinzaine de la Pléiade intitulé *Écrivains de la révolution fran-*

çaise, qu'on peut se procurer jusqu'à épuisement des stocks gratuitement à l'achat de trois livres de la célèbre collection. Le volume compte 320 pages illustrées de 361 documents commentés par Pierre Gascar. Il est à noter que la Pléiade publie un autre volume consacré à la Révolution, bicentenaire obligé, intitulé *Orateurs de la Révolution française* et qui contient des textes de d'Aiguillon, d'Antoine Lavoisier, Barnave, Bergasse, Boisselin, Cazalès, Clermont-Tonnerre, Dupont, Duval, d'Éprémessnil, Lally-Tollendal, Le Chapelier, Malouet, Maury, Mirabeau, Mounier, Sieyès, Talleyrand et Thouret.

— GUY FERLAND



Maurice Chevalier en 1968

Il manquait au Québec un outil de référence qui fasse le bilan de l'actualité politique et qui permette de retrouver rapidement des données relatives à la vie économique, sociale et politique.

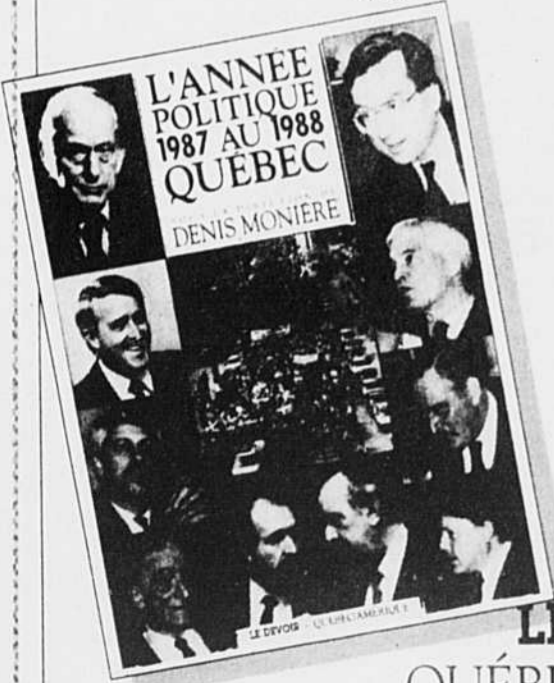
Ce livre s'adresse à tous ceux qu'intéresse la politique québécoise. Hommes politiques, fonctionnaires, journalistes, leaders d'opinion et étudiants y trouveront des analyses concises et documentées de l'actualité et des tendances qui ont caractérisé l'année écoulée.

L'ANNÉE POLITIQUE 1987 AU 1988 QUÉBEC

SOUS LA DIRECTION DE DENIS MONIÈRE

- L'héritage de René Lévesque Denis Monière
- La vie parlementaire Réjean Pelletier
- Les politiques gouvernementales André Bernard
- Le budget 1988-1989 André Blais et François Vaillancourt
- L'administration québécoise à l'heure des libéraux Stéphane Dion et James Iain Gow
- Les écueils du lac Meech Gérard Boisvenu
- Les relations fédérales provinciales: l'année des paradoxes feutrés Paul-André Comeau
- Les relations internationales du Québec: la marque d'un déterminisme économique Panayotis Soldatos
- La question linguistique Guy Bouthillier
- La vie municipale et régionale Guy Bourassa
- La vie des partis Jean Crête
- Le mouvement syndical Jacques Rouillard
- Les tendances de l'opinion politique Édouard Cloutier
- Profil du Québec Robert Boily
- Chronologie de l'année politique, septembre 1987 août 1988 Roger Charland
- Liste chronologique des adoptions de projet de loi couvrant la période de septembre 1987 à août 1988 Roger Charland

254 PAGES
30 PHOTOS
59,95 \$



LE DEVOIR
QUÉBEC/AMÉRIQUE

BON DE COMMANDE

Veillez m'expédier _____ exemplaire(s) de l'ouvrage
L'année politique au Québec 1987-1988
au prix de: 59,95\$ (port et manutention compris).
Vous trouverez ci-joint un chèque ou un mandat de _____ \$.
à l'ordre de: Éditions Québec/Amérique
1380 D, de Coulomb Boucherville (Québec) J4B 7J4

Ou veuillez porter à mon compte: Visa _____ ou MC _____
Compte no _____
Date d'expiration _____ Signature _____
Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Code postal _____ Téléphone _____
Commandes téléphoniques acceptées: (514) 655-5163



Un bon conseil

Faites de l'exercice

LA FONDATION DU QUÉBEC DES MALADIES DU CŒUR

L le plaisir des
livres

Quand l'amour-passion devient l'amour-prison

LA FEMME DE PROIE
Jean-Marie Rouart
Paris, Grasset, 1989, 213 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

UN BEAU TITRE, que l'éditeur a choisi d'illustrer, en jaquette-couverture, d'un dessin japonais du XVII^e siècle : *Faucon sur un perchoir*, le faucon ici ayant les pattes ornées de boucles... très féminines ! Mais c'est un roman noir. On a pour une fois interverti les rôles. La femme est la belle ténébreuse; la proie, c'est l'homme, victime consentante. Raconter à la première personne un enchaînement, une sujétion pareille à la femme, quand on se décrit comme un homme raisonnable, est

réclamé sans doute du romancier un beau courage. Mais Jean-Marie Rouart relève ce défi avec talent. Dire l'état de dépendance, comment l'amoureux est soumis au pouvoir, à la domination de cette femme, voilà qui provoquera sans doute étonnement, voire déplaisir et même irritation chez certaines lectrices féministes. « L'amer plaisir que je prends à me dénigrer », écrit quelque part le narrateur. Et, un peu plus loin, « un homme comme il y en a tant, tout à la fois insatisfait et content de son sort, qui aurait pu plus mal tourner... » Sans doute ! Mais cette Blanche de malheur le fera... tourner en bourrique.

Depuis le moment où il l'a rencontrée, l'homme est envouté : « Elle était ce soir-là telle que je la reverrai toujours, avec son nez busqué de petit rapace gracieux, ses lèvres sensuelles, ses pommettes hautes et saillantes de Circassienne... » Mais cette jolie jeune femme est une

mante religieuse. Mariée, mais indépendante, aristocrate par le nom, Blanche de Mola se comporte non pas comme une « jeune » fille, mais comme une fille. Et c'est ainsi que l'aventure se noue, en présence d'une autre femme, à la fois entremetteuse et jalouse, une certaine Edwige qui provoque les rencontres, organise des voyages, ira même jusqu'à la loger chez elle quand, sans le quitter vraiment, la femme s'éloigne de son mari, ce qui ne la rapprochera guère de son amant. Quant celui-ci se retrouve seul, comme un jour dans l'île de Samos, il imagine sa guérison : « Je croyais que les souvenirs qui m'attendaient dulcifieraient ma peine; ils se liguèrent contre moi comme des ennemis sans pitié... »

Ce n'est qu'un espoir... Revenu à Paris, l'homme retrouve, poursuit, tente, bien en vain, d'enchaîner... la « femme de proie ». Qui se donne, se reprend, s'éloigne, pour mieux revenir et continuer d'alimenter le feu

qu'elle a allumé. Le récit de cette passion ne serait que l'aventure, banale, d'une allumeuse, qu'il ennuierait après seulement quelques pages. Or le romancier est un fort bon écrivain, qui sait observer, qui pousse son narrateur jusque dans les dernières affres de l'humiliation : « Telle était la forme de ma passion pour Blanche », avoue-t-il un jour qu'elle vient, une fois de plus, de le quitter. « Blanche me possédait tout entier, occupant exclusivement mes pensées, absorbant à la fois mes désirs et mes songes, sans que pût même s'y glisser une infidèle nostalgie... »

Quand il reprend goût, quand il échappe à sa passion dévorante, aux occupations de sa vie antérieure : le travail au bureau, la recherche de livres rares, d'auteurs mineurs qu'il considère comme les seuls valables, l'amant redevient un homme comme les autres. Il lui arrivera même de rencontrer d'autres femmes, de céder à quelques passades et même à

une liaison qu'il croira salvatrice, avec une certaine Béatrice. Mais, que se manifeste de nouveau Blanche, et tout redevient... torride ! Tenté par le suicide, par le goût d'en finir, l'homme achète une arme. Mais, conscient que la femme ne le pleurera même pas, il repose le pistolet : « Je voulais mourir pour punir Blanche, pour que mon souvenir s'installât en elle et la possédât plus que je n'avais pu la posséder moi-même. C'était un pari illusoire. Alors, pourquoi mourir ? »

Le roman est contemporain dans la mesure où « l'insoutenable légèreté » des femmes et des hommes de notre temps l'emporte sur le tragique de la vie : l'amant n'oubliera pas mais il s'éloignera. Et la dernière page est tout à fait révélatrice. Blanche, entrevue à la porte d'un cinéma des Champs-Élysées, provoque l'aveu que toute lectrice attend sans doute, alors que surgit dans la nuit qui descend « un petit nuage rose » : « Dans une lumière aussi irréelle et insaisissable que celle qui éclairait le petit nuage rose, j'eus la révélation d'une vérité éclatante échappée aux ténèbres de l'inconscient et je compris ce qui jusqu'alors m'avait été caché : je n'avais connu qu'un seul et même amour tyrann



Jean-Marie Rouart

nique au visage double. Je sentis se diffuser en moi la détente, la légèreté, le même sentiment qui suit l'acte sincère du pardon...

Quand un roman suscite ce goût de la citation, quand il reste de la lecture quelques phrases, échappées à l'oubli qui guette tous nos beaux souvenirs littéraires, le livre est réussi. C'est très évidemment le cas de *La Femme de proie*, de Jean-Marie Rouart.

Un voyage dans le temps et dans l'espace

LES RUSSES
Colin Thubron
traduit de l'anglais
par Bernard Blanc
Paris, Fayard, 1988



Alice
PARIZEAU

▲ Lettres étrangères

IL Y A deux façons de voyager : la première consiste à se précipiter dans une agence, à acheter des billets, à s'énerver et à supporter ensuite les inconvénients qui découlent fatalement d'une pareille entreprise. Les retards, les heures d'attente dans les aéroports bien moins confortables et romantiques que les gares de chemins de fer internationaux d'autrefois, la recherche des hôtels, des restaurants, des lieux à visiter et des lieux à photographier, ont de quoi épuiser et décourager les plus téméraires. Sans parler, comme de bien entendu, du compte de banque et de la nécessité de retirer pas mal d'argent pour payer tout cela.

L'autre façon de voyager, c'est de rester chez soi, tranquillement installée dans un fauteuil, un bon livre entre les mains. Si vous tenez à faire un tour en Russie de cette façon, le choix du livre de Colin Thubron, romancier et cinéaste, s'impose. Réserve et fantaisiste comme un vrai Britannique, il raconte merveilleusement bien son équipage solitaire en voiture, à travers la Biélorussie, jusqu'à Moscou, Leningrad, puis le Caucase, l'Ukraine et la Crimée. Colin Thubron campe et il est le premier étranger à le faire systématiquement, ce qui suscite des réactions cocasses de l'intourist, l'agence de voyage soviétique, et du KGB.

Nous voilà en 1981. En Pologne, la loi martiale vient d'être proclamée mais ici, en URSS, personne n'est au courant. En Pologne, il était facile d'avoir des contacts avec la population, mais ici tout est différent.

« Minsk, une ville de plus d'un million d'habitants », note le voyageur et les reminiscences historiques lui reviennent à la mémoire tandis qu'un

guide qu'on lui offre gratuitement pour l'accompagner partout parle des statistiques du dixième plan quinquennal. Les absurdités de la propagande et les réalités imposées par le régime se chevauchent. On a l'impression, bien qu'il s'agisse des années 80, que rien ne peut changer et l'on doute du succès des réformes que Gorbatchev impose en ce moment même.

Moscou, les voitures officielles, la place Rouge, les néons géants et les slogans, les grands magasins, les files d'attente et les hôtels luxueux pour touristes étrangers. Des rencontres surtout avec des gens, monsieur, madame tout le monde, Olga, la jeune veuve qui a déjà été une fois à Londres et qui accepte de recevoir le voyageur britannique tout en ayant très peur. Ensuite, c'est Nikolaï, les dissidents, des discussions fascinantes dont celles sur la religion, la démocratie, la liberté, le courage et la façon dont le KGB continue à battre ses victimes sans laisser de traces visibles sur leur corps.

À nouveau des interlocuteurs, cette fois-ci des jeunes, une soirée au Bolchoï, le retour en métro d'un luxe inouï avec ses lustres et ses escaliers roulants, puis des affiches avec le mot « Paix ».

« Et voilà qu'une fois de plus je le retrouvai là », écrit Colin Thubron, ce mot « paix » venu tout droit de la Russie de Staline, avant le traité signé avec Hitler en 1939, avant la partition de la Pologne, avant l'esclavage imposé aux pays du bloc de l'Est, avant la répression en Hongrie et en Tchécoslovaquie et avant l'occupation de l'Afghanistan... Paix... La paix, selon les critères du marxisme-léninisme, ne serait vraiment considérée comme acquise que lorsque les transformations du monde seraient terminées et qu'il n'existerait plus, sur notre planète, qu'un système et un concept uniques.

C'est vraiment un voyage qui fait réfléchir sur la signification réelle de la glasnost, de la perestroïka et sur les changements que Gorbatchev veut, ou peut introduire !

Après Moscou, la capitale, voilà Souzdal avec ses vestiges historiques à visiter, puis Novgorod-la-Grande, sur la route de Leningrad. Colin Thu-

bron est un compagnon de voyage qui raconte bien et, quand il longe la Volga, on a l'impression d'être assise dans sa voiture et voir avec lui le coucher du soleil puis d'arriver au camping de Kalinine et passer la soirée avec un certain Sacha qui parle beaucoup et tout sec. Le lendemain, c'est la visite de Kalinine, ancien relais impérial entre Leningrad et Moscou, le parc du Repos et de la Culture, des vieilles femmes qui vendent des glaçons rouges et blancs et le spectacle donné par des petites filles qui dansent en dessinant sur le sable le mot « paix ».

À Novgorod, une femme ivre monte dans sa voiture et lui montre une église, le quartier général du KGB situé juste à côté, puis le quitte et il se perd dans les rues que la brume rend étrangement mystérieuses jusqu'à ce qu'il rencontre Vadim qui, désœuvré, ne demande pas mieux que de passer la soirée avec lui.

Le chapitre qui porte sur Leningrad comprend de très belles descriptions du passé et du présent, Volodya, un dissident, Lucia et Sergueï, le vieil homme triste, racontent et leurs confessions les rendent proches comme s'il s'agissait des membres d'une grande famille ou d'amis très intimes. L'été passe et c'est l'automne. En septembre, Colin Thubron part pour les républiques baltes avec un étudiant, un Estonien, qui rentre à Tartou où il étudie l'archéologie. L'histoire défile à la faveur des visites des musées, des observations diverses, des ruelles et des monuments et de certaines rencontres. Les républiques baltes, l'Estonie, la Lituanie et la Lettonie, la visite de Riga, les églises transformées en entrepôts, des statues vénérées par les habitants, des nationalismes aussi dont le Kremlin a très peur ! L'occupant soviétique n'a pas réussi à effacer l'amour du pays et la haine de son impérialisme est présente partout, note Colin Thubron en marge de ses impressions, mais on aurait tort de croire que son voyage à travers l'URSS vise à analyser l'évolution politique et économique de diverses régions. Le voilà qui revient sur les traces des romanciers et des poètes !

À la datcha de Pasternak, il rêve à Lara, l'héroïne du *Docteur Jivago*,

visite avec une foule de touristes russes la maison et le parc où Tolstoï a terminé ses jours et à Spasskoïe-Loutovino, propriété de Tourgueniev, récite pour son propre plaisir ses poèmes, puis campe à Orel, « la capitale des écrivains ».

La voiture cabossée roule de Kourks à Bielgorod et à Kharkov. Dans la vallée du Don, parmi les champs de tournesols, Thubron, son conducteur, rencontre Youri, le Cosaque et à Rostov, où il arrive assez tard le soir, Misha, l'agent du KGB. Quelques jours de repos à Piatigorsk dont les sources thermales sont fréquentées depuis le siècle dernier, Tbilissi et l'Arménie puis la ville d'Erevan qui cesse aussitôt, pour le lecteur du bouquin, d'être un nom étranger sur une carte géographique.

«... Nous étions en train d'explorer, raconte Colin Thubron, l'enfer d'Erevan; notre boîte de vitesse grinçait dans les tourbillons du trafic et le lecteur de cassettes de l'auto hurlait des airs de rock. C'est à Erevan que le pourcentage de voitures par rapport au nombre d'habitants est le plus élevé d'Union soviétique. Ses rues sont embouteillées par des conducteurs frustrés, elles empestent les gaz d'échappement, elles sont poussiéreuses et pleines de la cacophonie des klaxons. C'est un labyrinthe humain dynamique et extravagant — parfaitement inimaginable dans le Nord.»

Et une fois lue cette courte description, on ne regardera plus jamais de la même façon qu'avant les scènes d'émeutes qui défilent sur les écrans de nos télévisions et on comprendra mieux « les messages en capsules » de dépêches des agences. C'est cela, entre autres, en plus du plaisir de lire, le grand mérite de ce voyage que Colin Thubron propose et qu'on peut faire n'importe quand en sa compagnie sans demander aucun permis et aucun visa...

Ulysse en Albanie

LE DOSSIER H
Ismail Kadaré
traduit de l'albanais
par Jusuf Vrioni
Paris, Fayard, 1989, 213 pages

ODILE TREMBLAY

S'IL EST un pays en apparence imperméable aux influences européennes tant il se garde enturbanné derrière son mutisme et son mystère, c'est bien l'Albanie. De la contrée aux frontières closes nous parvient pourtant une voix étrange, unique quoiqu'accordée aux grands courants de la littérature contemporaine : celle d'Ismail Kadaré. Loin des basses terres où vibre et danse « la chose politique », son oeuvre s'abreuve aux sources universelles du mythe et de l'épopée. Le dernier roman de l'écrivain, *Le Dossier H*, va jusqu'à questionner les origines mêmes de toute création littéraire. Ambitieuse entreprise où l'auteur albanais s'engage avec une légèreté de danseur et une désinvolture d'humoriste. Drôle, vivant, insolite, son ouvrage, qualifié par certains de « thriller épique », se dévore littéralement.

L'auberge de l'Os du buffle : c'est dans cet antre perdu au pied des Cimes maudites que Max Roth et Willy Norton, des Irlandais de New York, installent leur laboratoire. Au milieu des années 30, le bâtiment millénaire, érigé en pleine Albanie du Nord, constitue sans doute l'ultime refuge des derniers rhhapsodes, ces

poètes errants et semi-aveugles qui déclinent des chants épiques d'une voix monocorde. Or les deux ethnologues caressent un projet : percer l'énigme de la poésie homérique. S'ils découvrent comment naissent, s'allèvent et se propagent les grandes épopées, ils pourront, espèrent-ils, comprendre le rôle exact joué par Homère dans la création de *L'Illiade* et de *L'Odyssée*. Fut-il le véritable auteur de ces oeuvres titanesques ou un simple rédacteur en chef orchestrant les chants de ses collaborateurs ? Profond mystère s'il en est.

Mais, pour le dissiper, que d'embûches : car, dans le camp des dignitaires albanais, la situation ne fait aucun doute : ces faux chercheurs sont de machiavéliques espions. Pistés par un indicateur de police, traqués par la femme du sous-préfet qui darde sur Willy des yeux de braise, attaqués par un ermite sanguinaire déterminé à démolir leur précieuse machine enregistreuse, les Irlandais verront s'écrouler tous leurs rêves... Du moins jusqu'à ce que l'inattendu ne vienne faire basculer complètement les dimensions de leur quête. Bondissant d'un registre à l'autre, entrelardant son roman de péripéties les plus ahurissantes, Ismail Kadaré signe, avec *Le Dossier H*, un de ces « thriller » de haut niveau qui font vraiment appel à l'intelligence du lecteur. Action, mystère et humour : tels sont les éléments dont est composé le passionnant roman qu'il nous livre ici.

LES GRANDES OEUVRES

sont publiées chez

Guérin Littérature

- HISTOIRE
- ETHNOLOGIE

John P. Humphrey

La grande aventure
Les Nations Unies et les droits de l'homme

Traduction: Ethel Groffier

Collection Historique / Guérin Littérature

796 pages
24,95\$

Un des protagonistes de la **DÉCLARATION UNIVERSELLE DES DROITS DE L'HOMME** en raconte toute l'histoire depuis ses quarantes années d'existence à travers ses grands moments et son impact humanitaire.

ROBERT-LIONEL SÉGUIN

L'ÉQUIPEMENT ARATOIRE ET HORTICOLE DU QUÉBEC ANCIEN
(XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLE)

Collection Culture populaire / Galerie Bénévoles - TOME II

deux tomes — 1048 pages
75,00\$

Oeuvre posthume de Robert-Lionel Séguin, un des plus grands ethnologues québécois, qui nous restitue à travers ce bilan exhaustif toute la vie de notre collectivité.

DISTRIBUTION EXCLUSIVE - QUÉBEC LIVRES

Jean Royer
Poèmes d'amour
176 pages — 6,95 \$

JEAN ROYER
Poèmes d'amour
POÉSIE
PRIX ALAIN-GRANDBOIS 1989
DE L'ACADÉMIE CANADIENNE-FRANÇAISE

ROBERT HÉBERT
L'AMÉRIQUE FRANÇAISE DEVANT L'OPINION ÉTRANGÈRE
1756-1860
ANTHOLOGIE
258 pages — 19,95 \$

• L'HEXAGONE

ROBERT HÉBERT
L'Amérique française devant l'opinion étrangère
1756-1860
ANTHOLOGIE
Par son choix inédit de documents, rassemblés et présentés par Robert Hébert, *L'Amérique française devant l'opinion étrangère* s'impose d'emblée comme un livre de référence indispensable et une anthologie originale.

MARCEL RIOUX
ANECDOTES SAUGRENUES
128 pages — 15,95 \$

MARCEL RIOUX
Anecdotes saugrenues
ESSAI
De petits faits divers survenus lors de voyages ou de colloques, Marcel Rioux en a tiré des historiettes dont quelques unes relèvent de la satire sociale qu'il nous conte du fond de sa Renardière avec l'humour acéré qu'on lui connaît.

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

LE PLAISIR DES MOTS

1) Les mots du jardinage

MARIE-ÉVA DE VILLERS

« IL FAUT CULTIVER notre jardin » ainsi que nous le conseillait Voltaire par la bouche de Candide. Relativement ancien et traditionnel, le vocabulaire du jardinage s'apparente à celui de l'agriculture : il nomme les outils du jardinier, les techniques de l'horticulture, les caractéristiques des divers végétaux cultivés dans les jardins d'agrément ou dans les potagers.

Ainsi, il peut être utile ou intéressant de reconnaître le **plautoir** ou la **griffe**, de savoir que l'action de couper les branches inutiles d'un arbre est l'**élagage** ou l'**émouillage** ou que **gauler** signifie « faire tomber les fruits mûrs d'un arbre à l'aide d'une longue perche (la **gauge**) ». Allons donc à la jardinerie ! Ce mot a été créé en 1974 pour remplacer le « **garden centre** ».

Outils familiers de l'amateur de jardinage.
— la **bêche** — outil formé d'un fer plat et tranchant prolongé d'un manche, pour retourner la terre ou pour creuser.
— la **binette** — outil composé d'un fer plat rectangulaire qui est fixé perpendiculairement à un long manche, pour ameublir et aérer la terre en surface.

— la **cisaille** — instrument composé de deux lames mobiles pour tailler les plantes, les branches.

Note : le nom s'emploie surtout au pluriel.

— le **croc** — outil à manche se terminant par une, deux ou plusieurs dents recourbées servant à sarcler.

— la **fourche** — instrument composé d'un long manche de bois terminé par une partie en fer à dents plus ou moins écartées et servant à divers travaux agricoles.

— la **griffe** — petit outil à manche comportant trois dents de fer recourbées, pour désherber la terre.

— le **plautoir** — petit outil pointu servant à faire des trous en terre pour planter.

Note : le **plautoir à bulbe**, qui est creux, retire des cylindres de terre (**carottes**), afin de permettre la mise en place des bulbes.

— le **sarcloir** — outil à fer large et recourbé, adapté à un long manche, avec lequel on remue la terre pour la désherber.

— le **sécateur** — gros ciseaux munis d'un ressort pour tailler les roseaux, les branches.

— le **transplantoir** — petite pelle incurvée servant à repiquer les plantes en mottes.

Avec ces instruments, le jardinier **bêche** (retourne la terre), **bine** (ameublir la terre superficiellement afin de faciliter la pénétration de l'air et de l'eau), le **sarcler** (détruit les mauvaises herbes), le **creuser** afin de placer des bulbes (attention au genre masculin de ce nom) ou afin de **repiquer** (transplanter) de jeunes plants. Il **dame** la terre (il la tasse pour la rendre plus plane), il **borne** les jeunes plants (garnit de terre le pied des plantes), enfin, il **bassine** (arrose en pluie fine) le feuillage.

L'arrosage

— L'instrument le plus courant pour cette opération essentielle est l'arrosoir qui se termine par la **pomme** (partie arrondie percée de petits trous afin de faciliter le déversement de l'eau en pluie).

— L'appareil servant à l'arrosage du gazon, des champs, etc. est un **arroseur** qui peut être **oscillant**, **tournant**, **cracheur** ou **canon** (s'il distribue l'eau par à-coups).

— Enfin, le **brumisateur** ou **vaporisateur** projette de l'eau pulvérisée sur les végétaux.

Pour ceux et celles qui souhaitent parler le langage des jardiniers, Dargaud éditeur a publié, il y a quelques années déjà, un sympathique **Dictionnaire du jardinage** dont les auteurs sont Serge Bénard et Bruno Vaesken. Cet excellent ouvrage de vulgarisation est efficacement illustré et comporte environ 1.700 termes définis.

La semaine prochaine : **Les mots du jardinage** (suite et fin)

Du coin de l'oeil, une parcelle d'absolu

UNE PRIÈRE POUR OWEN
John Irving
Paris, Seuil, 1989, 568 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

CERTAINS LECTEURS seront déçus. Il n'y a, dans le dernier roman de John Irving, ni ours, ni Vienne, ni catastrophe de l'ampleur de celles qui se produisaient dans *Le Monde selon Garp*, *Hôtel New Hampshire* ou *L'Oeuvre de Dieu, la part du diable*. Le narrateur n'est pas plus attachant qu'il ne faut, le héros, à l'occasion, se révèle carrément exaspérant et peu de figures se démarquent tout au long du roman, si ce n'est le personnage de la mère qui meurt dès le début mais qui reste présente et capture notre imagination. Si ce n'est peut-être pas le roman d'Irving qui sera le plus apprécié, je crois, néanmoins, qu'il s'agit du plus important, de ces ouvrages qui font prendre un tournant dans l'oeuvre d'un écrivain, ajoutant une autre dimension aux discours. Un discours désabusé mais passionné et généreux.

Irving se tourne vers la spiritualité dans *Une prière pour Owen*. Le roman est émaillé de citations bibliques et cet appel vers une élévation de l'âme côtoie des notations qui enchantent en même temps que des scènes après un réalisme sans concession. On y retrouve également des passages déliants et d'autres qui suscitent un ennui cotonneux. Encore là, ce n'est peut-être pas le meilleur roman de ce bel écrivain ténébreux, mais c'est le plus important.

Owen Meany et John Wheelwright ont 11 ans en 1953, dans une petite ville du New Hampshire. Owen a l'apparence d'un enfant de six ans mais possède une voix très particulière qui ne manque pas de le faire remarquer en dépit de sa petite taille. La véritable nature de cette voix ne nous est jamais vraiment révélée : toutes les paroles d'Owen sont transcrites en lettres capitales, elle doit donc porter loin et posséder un timbre étonnant. Les propos d'Owen vont de pair avec cette voix insolite et sous des apparences d'elle, Owen est bien plus sorcier qu'autre chose. Avec ses airs innocents, Owen tue accidentellement la mère de son meilleur ami avec une balle de base-ball. Il est persuadé de connaître la date et les circonstances de sa mort et croit qu'il a été choisi par Dieu pour remplir une mission à cause de son inexplicable naissance, de sa trop petite taille et de sa trop singulière voix.

John, le narrateur, raconte à la fin des années 80 les événements de ces années 50 et 60. Il vit maintenant à Toronto, enseigne dans une école privée pour jeunes filles et s'intéresse à la littérature canadienne-anglaise qu'il cite même à l'occasion. La mort de la mère se produit dans les 40 premières pages et sert de prétexte à une longue mise en situation où l'on retrouve les éléments dramatiques et les personnages biscornus chers à Irving : une mère à la fois grave et frivole, une grand-mère avec des tendances militaristes, des cousins qui font preuve d'une violence inouïe et un père adoptif merveilleux mais

un peu falot. Il faut attendre le chapitre où les enfants jouent pour le spectacle de Noël de l'école des scènes de la Nativité pour comprendre ce qui en est vraiment d'Owen : bien plus qu'un bizarre petit garçon qui ne grandit pas assez vite et dont les parents semblent un peu retardés, Owen est la réincarnation du Messie dans un monde qui ne le mérite pas. Un monde où la guerre du Viêt-Nam devient un spectacle télévisé et où un président est assassiné.

Il y a une critique féroce des États-Unis et de leur politique internationale dans *Une prière pour Owen*. Exilé au Canada, le narrateur, atterré, constate la dépravation et la médiocrité de son pays d'origine. En ce sens, John Wheelwright renie son passé. Et c'est un homme qui n'a pas davantage d'avenir. Et que la foi, lorsqu'elle lui est venue, a saisi, figé littéralement à l'intérieur d'un moment particulier d'où il ne semble pas y avoir d'issue. Ce narrateur est un homme ennuyé même s'il raconte des événements incroyables. Mais on peut être ennuyé quand on a trouvé ce que l'on cherchait.

Irving est un de ces écrivains obsédés par la mort. Mais, dans ce dernier roman, elle possède une raison d'être. Owen, puisqu'il s'agit de lui et que sa mort nous est annoncée longtemps à l'avance, sait pourquoi il va mourir et, donc, pourquoi il est sur terre. Les interrogations métaphysiques qui scandent le livre amènent des réponses, ce qui n'est pas si fréquent dans le roman contemporain. Il y aurait donc des raisons à la souffrance, aux occurrences extraordi-



PHOTO JACQUES GRENIER

naires, aux faits inexplicables puisqu'Owen, le condensé d'une certaine humanité, souffre, vit et meurt pour quelque chose de précis. Dieu existe, nous dit Irving, écoutez-moi je suis son prophète.

À la fin du roman, j'ai constaté que tout avait eu une raison d'être. Toutes les pièces du puzzle qui avaient été élaborées patiemment devant mes yeux au cours des quelque 600 pages précédentes ont trouvé leur place. Et, je vous jure, j'ai cru apercevoir, du coin de l'oeil, comme dans ces rêves qui nous taraudent parfois et dont nous ne gardons qu'un vague souvenir, une parcelle d'absolu.

Les contrebandiers

Un recueil de nouvelles qui se déroulent dans une diversité d'époques, de lieux et de circonstances.

Tels sont les contrebandiers de Paul Zumthor qui sera lancé par l'Hexagone ces jours-ci.



PAUL ZUMTHOR

IL PLEUVAIT sur Outremont. Il pleuvait sur tout Montréal, bien au-delà de ses regards, au-delà de Montréal même, c'était probable, une pluie de fin août, tiède, inépuisable. Au coin de la rue, sur la côte Sainte-Catherine, les voitures froissaient l'eau ruisselante, il semblait qu'on pût entendre d'ici leur crépitement précipité, continu, éclaboussé. Dans la rue même ne passait, en plein midi, pas une auto tous les quarts d'heure.

Comme à chaque retour de vacances, j'avais du mal à retrouver place dans ma propre vie. Durant un mois, dans le chalet des Laurentides, prêt par des amis, où je m'étais réfugié avec Aimée, mon corps n'avait, entre deux étreintes, fait que marcher, nager, manger ou boire, l'esprit s'en te-

nant à des rêveries érotiques du genre plutôt sage, et à la lecture de quelques bons polars. Rentré d'hier, j'étais à pied d'oeuvre. Le mot prenait une saveur tant soit peu amère, vu le travail qui m'attendait. Cette pluie n'arrangeait rien. Je restais là, debout à la fenêtre, fermée à cause d'un souffle de vent qui, chassant les gouttes de ce côté, en fouettait rageusement les vitres.

Aimée entrouvrit la porte, sans bruit, à sa manière.

— Un café ?

Elle avait remonté sur la nuque, qu'elle avait fine, ses épais cheveux blonds.

Va pour un café. Peut-être me mettra-t-il en train. Les arbres, en double rangée, dans le tournant de la rue, s'apprétaient patiemment, sous l'averse et le ciel bas, aux prochaines splendeurs de l'automne. Déjà s'altéraient les nuances du vert ; ça et là s'inclinait une feuille roussie, lourde de cette eau.

Aimée apporta le café, me tendit une tasse. La sienne à la main, elle resta près de moi, et but, regardant la pluie.

Je la vis dresser le cou, le regard éveillé de curiosité soudaine.

— La voisine ! dit-elle.

Ce mot suffisait. Dans notre idiom^e conjugal, il désignait en ex-

clusivité la vieille dame très digne qui louait un appartement à l'étage de la coquette maison située à côté de la nôtre.

Enveloppée d'un long imperméable gris, bien droite sous un parapluie d'homme, bottée, chapeauté et (pour autant qu'on réussissait à le voir) soigneusement fardée, elle semblait attendre, immobile sur le trottoir, devant sa porte.

« Pauvre femme... » dit Aimée, sa tasse vide toujours à la main.

Il y avait trois mois à peine, le hasard d'une conversation nous avait appris la mort du mari de la voisine. Notre surprise fut grande. De ce « voisin » nous avions ignoré l'existence même. Une longue maladie, nous dit-on, avait fini par le tuer après des années d'infirmité durant lesquelles il n'avait pas quitté son lit. Aimée et moi passâmes un bon moment à philosopher sur l'opacité d'une trame sociale qui nous avait à ce point dissimulé la condition de deux êtres vivant à moins de vingt mètres de chez nous. Le lendemain, quelque mauvaise conscience nous poussa au salon mortuaire où était exposé le défunt. Nous y trouvâmes deux ou trois personnes de connaissance, des habitants de notre bout de rue, venus par gentillesse mais qui, nous confièrent-ils, n'avaient jamais entretenu de relation suivie ni avec le mort ni avec sa veuve. Quant à

celle-ci, elle était seule. Aucune famille ne l'entourait. Dans un strict tailleur noir, elle se tenait, comme nous l'avions toujours vue, haute et droite, le regard tendu, ses cheveux blancs se relevant en chignon sous le voile. Elle nous salua légèrement de la main, mais ses yeux gris et froids semblaient nous traverser sans nous saisir.

Sur le trottoir, la voisine attendait.

— Hier déjà, souffla Aimée (comme si elle craignait qu'on ne l'entendit), à la même heure.

— Elle a sans doute une occupation régulière.

— Peut-être... Elle a l'air d'attendre un taxi.

— Pourquoi ne pas prendre l'autobus ?

— Par cette pluie ?

— Hier, il faisait beau.

Le besoin de rationalité qui fait, par ailleurs, la force d'Aimée provoque chez moi, de temps à autre, une sensation de vertige. La scène, dans sa banalité, prenait soudain un aspect irrationnel. Ce trottoir cessait d'en être un, ces arbres dégoulinants, aux vastes feuillages émeillés, se resserraient sous mes yeux, à hauteur de fenêtre, en forêt profonde, sans chemins tracés... C'était pourtant moins de l'étonnement qu'inspirait cette image, que de la pitié.

Un taxi s'arrêtait. D'un geste vif, la voisine se rejeta en arrière pour éviter l'eau boueuse que projetaient les pneus ; puis, se couvrant avec attention du parapluie, elle ouvrit la portière avant et s'assit à côté du chauffeur. Le taxi démarra. [...]

Yves Navarre

des romans intégrés, des textes dignes de ce nom, c'est de permettre au lecteur de se lire, de s'écrire en lisant. C'est une histoire très étrange, poursuivie. Il y a une rencontre amoureuse qui ne se consume que dans le secret des pages. C'est un rapport sensuel.

Cette sensualité baigne aussi le dernier roman d'Yves Navarre et en adoucit le pessimisme. Les passagers de l'hôtel Styx qui rêvent de la vie des autres apprennent à aimer celle qu'ils vivent. « On vit dans une société tellement médiatisée, tellement informée avec des schémas de valeurs inaccessibles qu'on est complètement déformés. En fait, la plupart du temps, on passe à côté de sa vie parce qu'on n'ose pas parler, se réjouir, jouir en temps voulu. » Les écrivains qu'il aime, Chardonne mais aussi Marcel Jouhandeau, Flaubert, Rousseau et Montaigne témoignent dans leurs textes de cette « présence » qu'il attribue à leur côté provincial. Dans son cas, c'est le pays de l'Armagnac où il est né il y a 49 ans qui a laissé ses empreintes.

Mais Yves Navarre, cet homme extrêmement sensible, cet écorché vif qui a été de ceux qui réclamaient le droit non pas à la différence mais à l'indifférence se dresse contre un certain ordre du monde : « Les morales établies, je n'en veux pas parce qu'elles nous dictent des comportements. Dans ce pays extrêmement puritain qu'est la France, dans cette société moderne, je veux être ce que je suis, je veux devenir ce que je suis. Et je pense que la vocation irremplaçable du texte romanesque, c'est de permettre au lecteur d'être ou de devenir, très justement, en temps voulu, avec le coeur qui cogne, ce qu'il est. Le rôle du romancier restera irremplaçable même avec le traitement de texte, la littérature de marketing, les séries télévisées. » Et il finit, lassé de son propre combat : « Au fond, je crois que je suis un maudit moraliste. »

Yves Navarre ferme les yeux, retourne au silence de son dialogue intérieur, sûr de n'être au fond que le petit passager d'un hôtel Styx que l'éternité regarde et pourquoi elle décide.

LE DEVOIR VOUS OFFRE LA QUALITÉ
POUR INSÉRER UNE ANNONCE SOUS LA RUBRIQUE
CARRIÈRES ET PROFESSIONS 842-9645

N O U V E A U T É

CUNNILINGUS
MICHEL DUMAS

«...la voix de cet homme perce toutes les résistances, dissout toutes les armures et liquéfie toutes les corruptions du paysage. Des ondes de franchise fusent et s'épanouissent de sa plume.»

Dumas a pris le maquis, s'impose comme un Reich moral, une suave gluaque qui drogue, empoisonne et puis séduit.

CHRISTIAN MISTRAL
EXTRAIT DE LA PRÉFACE

172 pages - 14,95\$
en vente chez votre libraire

roman / PAJE Diffusion Parallèle

Des vers qui rongeront la pierre

TROIS-RIVIÈRES (PC) — LE CONSEIL municipal de Trois-Rivières, à la demande de l'organisation du Festival de la poésie de la même ville, a décidé d'installer 20 panneaux gravés des vers de différents poètes sur des murs d'édifices du centre-ville. Les auteurs sélectionnés vont de Nelligan à Anne Hébert en passant par tous ceux qui ont gagné le Prix littéraire de Trois-Rivières et le grand prix de la Fondation des Forges.

Les panneaux sont en train d'être installés là où il y a une bonne circulation piétonnière comme le Jardin des Ursulines, la Place de l'Hôtel-de-ville et la petite rue Saint-Jean. En tout, 20 auteurs différents voient ainsi un de leurs textes honoré.

M. Bellemare, responsable du festival, s'est dit d'avis que Trois-Rivières venait de poser un geste qui aura une portée certaine pour le monde de la poésie, mais aussi pour la renommée de la ville comme point de mire de la poésie.

M. Bellemare croit que la formule aura un impact pédagogique stimulant et qu'elle pourrait même attirer le tourisme culturel à Trois-Rivières. Cette dernière, a-t-il dit, devient probablement la première ville au monde à ouvrir 24 heures sur 24 une galerie de la poésie.

Le maire Gilles Beaudoin a de son

côté profité de l'événement pour annoncer que la ville ferait un pas de plus pour stimuler la renommée du festival. Dans le but de faire connaître celui-ci plus largement au Québec, la ville investit cette année dans l'achat de trois panneaux Média.com aux environs de Montréal, Québec et Sherbrooke. Cette publicité se fera tout le mois précédant la cinquième édition du festival, qui se déroulera du 1er au 8 octobre.

M. Beaudoin a ainsi estimé que le Festival de la poésie s'inscrivait désormais comme l'un des événements majeurs de l'année à Trois-Rivières, au même titre que le Grand Prix ou le Festival des trois rivières.

LES ÉCRITS DES FORGES
éditeur de poésie

c.p. 335 TROIS-RIVIÈRES 99a 594

POUR VOUS PARTIR EN VACANCES

■ BUIN, YVES	Fou-l'Art-Noir co-édition Le Castor Astral	10,00 \$
■ LE GOUIC, GÉRARD	Fermé pour cause de poésie	10,00 \$
■ TREMBLAY, YVAN	L'espace heureux Prix Octave-Crémazie — 1989 Salon International du Livre de Québec	5,00 \$
■ POZIER, BERNARD	Choisir la poésie en France (sous la direction de)	12,00 \$
■ JOUBERT LUCIE	Des Forges # 27 Lauréat(e)s du Prix Alphonse Piché	5,00 \$

Distribution en librairies: Prologue (514) 332-5860
Autres: Diffusion Collective Radisson (819) 379-9813

Louise Courteau
éditrice

UN POÈTE DE LA RELÈVE
BERNARD ANTOUN

Je te raconte ça et je vois tes mains et je vois tes yeux prêts à neiger des étoiles de bonheur pour chasser le vent d'hier qui réveille les plaines — L'orphelin de l'âme a trouvé sa famille et son gîte dans les plaines de ton coeur.

Bernard Antoun
Fêlures d'un temps 2 (page 112)

Cette poésie, celle de Bernard Antoun, venu tôt du Liban et qui mêle sa voix aux nôtres, porte son poids de mémoire et de blessures, mais est aussi traversée par le merveilleux et l'enchantement des images, et la respiration du vers épouse les souffles de la sensibilité et de la pensée. Le passé est ici exorcisé, et se dit l'espoir que la beauté soit le quotidien et l'avenir de l'homme. Il s'y trouve encore et souvent, dans les mouvances de la forme, une vérité de l'émotion et le miracle de la présence qui ne trompent pas.

Gaston Miron

Bernard Antoun, poète d'origine libanaise, s'invente un chant souverain, fluide, où baignent les beautés du monde. Chez lui, la poésie nomme ces «fêlures du temps» contre le mal et l'amertume, contre la violence et la mort. Ces poèmes interrogent la condition humaine à même «la voix de la terre» et la «voix des siècles qui traverse la chair». On y lit une maîtrise peu commune du langage.

Jean Royer
Le Devoir, 13 février 1988

Diffusion Louise Courteau
7433 St-Denis, Mt H2R 2E5
(514) 272-1160

Disponible chez votre ami(e) libraire

Fêlures d'un Temps 1 12,95\$
Fêlures d'un Temps 2 14,95\$